3 1761 07987940 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lescasseursdeboi00cord

MICHEL CORDAY

LES CASSEURS DE BOIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, PARIS

1910

LES

CASSEURS DE BOIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

Vénus ou les deux risques . . . . . 1 vol.
Les Embrasés . . . . . 1 vol.
Sésame ou la Maternité consentie . . . . 1 vol.
Les Frères Jolidan . . . . . 1 vol.
Les Demi-Fous . . . . . 1 vol.
La Mémoire du cœur . . . . . 1 vol.
Monsieur, Madame et l'Auto . . . . . 1 vol.
Mariage de demain . . . . . 1 vol.
Plaisirs d'Auto . . . . . 1 vol.
Les Révélées . . . . . 1 vol.

CHEZ GARNIER FRÈRES

Mariés jeunes.
Confession d'un Enfant du Siège.
Scènes de la Vie conjugale.
Scènes de la Vie d'officier.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

Cinq exemplaires, numérotés à la presse, sur papier de Hollande.

Paris — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 5243.

LF
C794c

MICHEL CORDAY

LES CASSEURS DE BOIS

QUATRIÈME MILLE

117075
10 17 11

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1910
Tous droits réservés.

PQ
2605
O6C3

LES CASSEURS DE BOIS

I

LE CHOIX D'UN MARI

Popette se planta devant moi et, décisive :

— Cher ami, je veux épouser un aviateur.

C'était au premier soir de la Quinzaine d'Anjou, qui s'ouvrait dans la douceur de l'automne. L'essor simultané d'une douzaine d'aéroplanes sur un couchant de nacre avait transporté la foule. Les cris et l'enthousiasme montaient jusqu'aux grands oiseaux de toile. On communiait dans la stupeur et le charme. Il semblait advenir à tous un même grand

bonheur. Une flamme aux joues, une larme aux yeux, Popette répétait d'une voix ardente et rapide :

— Je veux épouser un aviateur.

Un vague cousinage et une vraie sympathie m'unissent à Popette. Elle a vingt-quatre ans. Son père, un céramiste de valeur mort prématurément, a laissé aux siens une solide aisance. Grandie en plein milieu artiste, Popette mène une libre existence. Tantôt on la rencontre suivie de loin par une maman spirituelle et débonnaire qui s'essouffle, lève des bras courts, soupire : « Oh ! cette enfant ! » et s'assoit. Tantôt elle est chaperonnée par son jeune frère Loulou, dont les douze ans se dépensent en galopades de poulain échappé.

Saine et pure, Popette a toutes les audaces de l'ignorance. Ses dehors délurés enveloppent une petite âme de romance. Elle s'exprime avec une volubilité dont elle cherche vainement à se guérir. Elle a bien essayé de sucer des cailloux. Mais elle les avale.

Sa beauté gamine a la frappe nette d'une

monnaie neuve. Popette est de petite taille et s'en félicite :

— Une petite femme, dit-elle, ça doit être plus facile à prendre dans ses bras qu'une grande.

Depuis qu'elle a l'âge du mariage, Popette le déclare à tout venant : elle n'épousera que l'homme qui saura lui plaire. Elle l'espère et l'attend sans impatience apparente. Jusqu'ici, je ne lui ai connu que des emballements sans consistance ni durée, qu'elle appelle négligemment des amitiés tendres. Mais, cette fois, elle paraît bien décidée à fixer son choix.

Et comme je m'effraie un peu d'une passion si prompte, Popette s'indigne. Il y a belle lurette qu'elle et son frère ne rêvent qu'aviation. C'est inimaginable ce que Loulou a déjà construit d'aéroplanes en chambre, ce qu'il a déjà consommé de cannes à pêche, de torsades de caoutchouc, d'hélices en carton et de mouchoirs de batiste. Et il est arrivé à des résultats. Ses appareils volent. Même qu'ils ont

démoli la suspension, brisé une glace, cassé deux potiches.

Puis, les cils baissés, le bout du petit nez frémissant de malice, Popette me révèle un culte plus secret. Dans un lieu retiré, qu'il est convenu de ne pas désigner par son nom, où les regards inoccupés errent au long de la muraille, Loulou s'est avisé de coller tous les portraits d'hommes volants, découpés dans les journaux. Panthéon modeste, autel caché, où l'on se recueille devant ces traits illustres. Pressé d'obéir à la nature et contraint de ne le point avouer tout droit, on dit maintenant chez Popette « qu'on va voir les aviateurs ».

Tant de ferveur ébranle mon scepticisme. Cependant, je risque encore une objection :

— Cela ne vous effraierait pas, Popette, d'avoir un mari qui s'expose sans cesse au danger? Vous n'ignorez pas que les aviateurs brisent souvent leurs appareils. Ils ont même forgé une locution pour désigner ce genre d'accident. Faire une chute, pour eux, c'est

« casser du bois ». Ils disent même, plus brièvement encore : « Il y a du bois ». Et dame, il ne faut pas oublier qu'à force de casser du bois, on peut finir par se casser les os. Vrai, ça ne vous ferait pas peur, d'épouser un de ces casseurs de bois?

Mais Popette a la foi. Et, dans un crâne et preste roulis d'épaules :

— Ça vaut mieux que de casser du sucre. En somme, ce n'est pas plus dangereux que l'auto. Il y en a qui sont mariés, n'est-ce pas? Osez donc dire qu'on n'envie pas leur femme. Vous voyez bien que vous n'osez pas le dire. Oh! vous ne m'en ferez pas démordre. Et mieux, vous m'aiderez.

— Comment cela?

— Vous connaissez Lucien Chatel?

En effet, je connais Lucien Chatel, le précoce inventeur dont, en ce moment même, dans l'ombre croissante qui monte de la plaine, trois appareils tiennent le ciel. C'est précisément pour applaudir de plus près à son succès que j'ai résolu de suivre la Grande Quinzaine.

Mais du diable si je m'attendais à tremper les mains dans un mariage. J'avoue :

— Oui, je connais Chatel. Eh bien?

— Eh bien, vous allez me le présenter. Par lui, de proche en proche, je connaîtrai les autres. Et je choisirai.

— Et voilà. C'est très simple...

— C'est génial, appuie Popette. Songez donc. Une jeune fille qui voudrait découvrir son compagnon de vie devrait le chercher parmi des millions d'hommes. Pour moi, le terrain est déblayé, la sélection est faite. Je n'hésite plus que devant deux douzaines d'échantillons. J'opère sur le fin du fin, la crème de la crème. Car vous conviendrez bien que ce ne sont pas des individus ordinaires, qu'ils dépassent, au propre comme au figuré, le niveau commun?

Cette Popette a le don de subjuguer ses adversaires. Cette fois, je me rends :

— J'en conviens, Popette. Tous ces héros, si j'en crois mon ami Chatel, diffèrent autant par leurs origines — les gentlemen y cou-

doient les mécaniciens — que par le but poursuivi : l'émotion sportive, la prompte notoriété, le vulgaire profit. Mais ils ont des traits communs. D'abord la ténacité, l'obstination dans l'effort, que rien ne rebute, que rien n'abat. Puis la décision lucide, prompte, ferme, active. Enfin le courage. Ils symbolisent l'énergie sous ses trois faces : la patience, la résolution, l'audace. Soyez persuadée, petite Popette, qu'ils ont leurs travers et leurs faiblesses. Mais en même temps ils ont cultivé et poussé à leurs bornes extrêmes les plus belles facultés dont se puisse ennoblir notre nature. D'un mot, ce sont des hommes...

— J'y compte bien, dit Popette.

II

HANGARVILLE

A la grande Quinzaine d'Anjou, les hangars d'aéroplanes forment une ville, plutôt une place forte, défendue contre l'invasion avec des précautions féodales, une méfiance moyenâgeuse. Elle est entourée d'une sorte de chemin de ronde que borde sur ses deux rives une palissade aiguë et serrée et que parcourent sans cesse des piquets de fantassins et des patrouilles de cavaliers. Les rares issues pratiquées sur la piste ne livrent passage qu'aux

appareils. Et une âpre sentinelle, rigide comme une consigne en marche, bat son quart devant ces brèches à la clôture.

Quant à la porte ouverte sur l'enceinte des tribunes, elle est gardée par une troupe de toutes armes et de tous grades, en même temps que par ces gardiens hargneux, ces fonctionnaires couronnés de casquettes, qui sont les innombrables rois d'une République.

A vrai dire, ce n'est pas trop d'une telle force pour résister à la foule qui se rue à l'assaut en masses profondes. Car Hangarville est très recherché, étant très défendu. Chaque assaillant brandit une arme : une carte, un brassard, un prétexte définitif. Mais l'homme à la casquette veille. Il veille tellement bien qu'il refuse l'entrée à Labarbette, le constructeur pourtant reconnaissable des aéroplanes « Victorine ». Par contre, il s'efface, subjugué, devant deux quidams hauts en faux-col, dont le premier dit impérieusement, en montrant le second : « Laissez passer monsieur ».

Grâce au « Sésame », signé de l'aviateur

Lucien Chatel, Popette et son jeune frère Loulou parviennent à franchir le seuil sacré. La maman de Popette, lasse d'une journée d'enthousiasme et de piétinement, a préféré, au mystère des hangars, le confortable velours des tribunes. Popette a pris la mine fervente et recueillie d'une dévote qui pénètre dans le temple. Loulou, éperdu d'orgueil et de satisfaction, arrondit des yeux comme des objectifs.

Avec ses murailles de bois, son style uniforme, ses avenues rectilignes creusées d'ornières, ses carrefours où l'herbe pousse encore, Hangarville ressemble à ces jeunes cités américaines qui sortent du sol en une saison. Et l'illusion devient frappante du point où le regard embrasse la cabine du téléphone et son réseau de fils, le hangar de l'aviateur américain Hopkins et son drapeau étoilé.

On s'attend à voir le pionnier botté, le riffle à l'épaule, coiffé de feutre et ceint de la cartouchière. Mais personne ne sort des maisons de bois. La ville est déserte. Les nids sont vides. C'est que l'impatiente Popette n'a pas voulu

attendre au lendemain. Elle parcourt Hangarville le jour même de son arrivée, dans le calme du crépuscule, à l'heure propice où les grands oiseaux de toile sont sortis et montent au-devant du soir qui tombe... Les aviateurs sont épars dans l'air ou sur la piste, terrain plus interdit, plus sacré que celui des hangars, presque aussi inaccessible que l'espace même.

Ni appareils, ni pilotes. Et nous errons au long des bâtiments vides. Popette penche à chaque seuil ouvert son petit nez curieux et son buste charmant. Elle s'extasie devant les installations sommaires qui trahissent pourtant le goût et la personnalité de chaque aviateur. Ici le désordre. Là des établis dressés. Ailleurs des sièges en cercle, une esquisse de salon.

Mais de grandes caisses, soigneusement abritées, intriguent Popette. Qu'est-ce qu'il y a dedans? Hautes d'un étage, bâties en voliges et garnies de papier-goudron, elles ont servi au transport des appareils. Maintenant, l'ingéniosité des ouvriers en a fait des chambres. On y trouve des lits, des chaises, et parfois même

le luxe d'une toilette. Popette demande, émue :

— Est-ce qu'ils habitent ici ?

« Ils », naturellement, ce sont les aviateurs. Non. Ces logis improvisés abritent des mécaniciens ou des gardiens de nuit. La plupart des pilotes regagnent au soir la ville dans leur auto. Cependant, certains couchent sur le terrain. C'est le cas de Lucien Chatel. Et c'est une des grosses attractions de la Quinzaine que de visiter ce campement, ces six tentes alignées au long du hangar, où dorment l'inventeur, ses pilotes, son ingénieur et ses ouvriers.

Popette ne voudrait pour rien au monde manquer ce pèlerinage. Se glissant à travers le réseau des cordes d'arrimage, elle admire l'ameublement, la couchette, la chaise, la bougie fichée dans une bouteille, le broc et la cuvette émaillée. Toute rose, elle sort de la tente vide de Chatel :

— Vous avez vu ? Il a un pyjama !

Le hangar proche sert de cuisine et de salle à manger. Les casseroles brillent au-dessus du fourneau. Trente couverts s'alignent sur la

longue table, garnie d'une nappe, s'il vous plaît. Et les bancs sont faits de madriers posés sur des caisses à essence.

Mais que disait-on, qu'il n'y avait pas d'appareils? En voici un, qui étend ses larges ailes. Et monté, qui plus est. Hélas! il est monté par un gros cuisinier vêtu de blanc qui, profitant de l'absence de ses maîtres, s'est hissé à grand peine au banc du pilote et se fait photographier au volant, dans une posture de héros...

Cette alerte a secoué Popette. L'heure approche où les vrais aviateurs rentreront. Elle va prendre le fameux contact. Son émotion grandit à mesure que le jour décroît. Elle m'entraîne, abandonne Loulou, béant d'admiration et torturé de basse envie devant le glorieux cuisinier au volant. Oppressée, elle préambule :

— Vous allez me trouver bien bête. Promettez-moi que vous ne vous moquerez pas de moi.

Je promets. La grande crainte de Popette,

c'est de paraître ridicule. On n'est jamais ridicule, quand on est jolie. Afin que je ne la raille pas, elle prend les devants et se raille elle-même. Elle rit. Elle a l'art de rire et de parler en même temps, comme un ruisseau qui court tout en gazouillant. Et cela lui donne une voix tintante, argentine, où les mots dansent dans le rire :

— Eh bien, voilà. Vous comprenez, je ne veux pas paraître sotte devant *eux*. Vous êtes mon ami. Dites-moi vite : quelle différence y a-t-il entre un biplan et un monoplan?

Pauvre Popette! Voilà donc ce qui la tourmentait... J'explique de mon mieux, le plus clairement et le plus brièvement possible. Et comme elle reste confuse de n'avoir pas pénétré un si simple mystère, comme elle s'effraie de son ignorance future devant *eux*, je la rassure :

— Mais vous avez eu parfaitement raison de m'interroger. Il n'y a pas de honte. Bien des gens en savent moins long que vous et n'ont pas votre modestie charmante. Tenez. Je sais

un homme très haut placé, très expert en son art, à qui l'on expliqua minutieusement le mécanisme du biplan placé devant ses yeux. Il réfléchit, hocha la tête, ferma les paupières et demanda enfin : « Mais, où est le gaz? »

III

PREMIER CONTACT

— Racontez-moi Lucien Chatel, ordonne Popette.

Nous sommes tous trois, elle, son frère et moi, incrustés dans les baquets d'une auto de course qui stationne devant les hangars Chatel. Ce sont les seuls sièges que nous ayons trouvés. De temps en temps, Popette se penche et jette un regard inquiet vers les lointaines tribunes où sa maman l'attend. Déjà leur fronton s'illumine de grosses perles électriques qui répandent

une clarté crue sur les banquettes désertées. Mais, à aucun prix, Popette ne voudrait manquer le retour des aviateurs.

— Lucien Chatel? Ah! Je vous préviens avant tout que vous ne pouvez pas l'inscrire sur votre liste de prétendants. Il ne peut figurer que dans la catégorie hors concours. Il est marié.

— La veinarde! dit Popette.

— Lucien Chatel, c'est l'homme d'une idée. Il l'a suivie et elle le conduit loin. Sa vie est une ligne droite qui part de rien et qui mène à tout. Son idée, c'est d'être constructeur d'aéroplanes. Vous savez qu'aujourd'hui tous les enfants naissent avec un petit biplan dans la cervelle. Chatel était en avance d'une génération. Et il se trouvait alors presque seul de son espèce. Ses biographes vous diront qu'il a quelque peu flirté avec les Beaux-Arts. Mais l'École des Beaux-Arts a été la couveuse artificielle des premiers hommes-volants. Choper fut peintre et Saquefin sculpteur. Et c'est logique. Car l'aviation nous séduit précisément

parce qu'elle est à la fois esthétique et savante. Je reviens à Chatel. Au sortir de la caserne, il dessina de-ci, s'associa de-là. Mais son idée ne le lâchait pas. Et il ouvrit des ateliers d'aviation juste au moment où tout le vieux continent niait l'aviation... C'est vous dire qu'il eut des commencements plutôt abrupts. Aujourd'hui, ses usines de Vincennes emploient trois cents ouvriers et douze appareils de sa marque sont engagés dans la Grande Quinzaine.

— Est-ce qu'il vole? demanda Popette.

— Il a plané. Il a cassé du bois à une époque où ce n'était ni un sport, ni la mode. Ce garçon de trente ans est déjà mort deux fois.

— Comment?

— J'entends qu'on l'a deux fois laissé pour mort. Une première fois il se défonça la poitrine dans les Landes. La seconde fois, au lac Daumesnil, son planeur, remorqué par un canot automobile, resta sous l'eau pendant deux bonnes minutes avec son passager. Un autre y fût resté. Mais Chatel avait son idée : il voulait construire des aéroplanes; donc il fallait

vivre. Voyez-vous, il n'y a rien comme une idée pour ressusciter un homme. Et maintenant qu'il a fait ses preuves, il laisse aux autres le soin de fabriquer des allumettes. Ne cherchez pas et n'écarquillez pas vos jolis yeux, Popette. C'est une variante de : casser du bois.

— Il est bien?

Les femmes prêtent à cette magique formule « être bien » un sens si vaste et si fluide, si complexe et si complet, que je n'ose m'aventurer ni répondre fermement. Biaisons.

— Ils sont tous bien, Popette. Vous jugerez vous-même.

— Et au moral?

Au diable Popette et ses questions! Peu lui importe que Chatel ait les qualités et les défauts d'un bel animal de race, qu'il soit à la fois violent et sensible, fougueux et doux, rude et tendre, brusque et bon, qu'il prodigue sa jeunesse au travail sans la refuser au plaisir, bref qu'il ait le cœur sur la main, la tête près du bonnet et le pied près des chausses d'autrui.

Heureusement, un grondement de moteur

proche vient interrompre l'interrogatoire. Ce sont eux ! La nuit rabat les oiseaux vers le nid. Vite, nous nous arrachons à nos baquets.

Les aéroplanes roulent sur le sol comme d'énormes automobiles ailées. Des hommes maintiennent et guident l'arrière. Pour éviter une allure trop rapide, les pilotes coupent et reprennent leur élan, apaisent et raniment tour à tour le moteur. Derrière eux, dans leur dos, l'hélice tournoyante dessine un cercle de métal, un pavois impalpable et terrible. Et, haut juchés sur leur siège, casqués jusqu'aux oreilles, encadrés des toiles toutes blanches dans la pénombre comme d'autant de bannières, ils font songer à des paladins rentrant de la croisade et dont le bouclier ferait une auréole...

Au passage, je les nomme à Popette :

— Regardez. Celui-là, avec son amusant bonnet d'Auvergnat, son sourire malicieux qui lui creuse deux fines rides précoces au coin des lèvres... C'est Piéril, avant-hier petit sergent, hier mécanicien, aujourd'hui roi de l'altitude...

Popette m'interrompt :

— Marié?

— Ah! dame, oui.

— Encore! s'écrie Popette. Ah! ça, ils sont donc tous mariés?

— Mais non. Mais non. Tenez, en voilà un qui ne l'est pas. Savournin. Celui qui est si joliment cravaté. Le plus galant des cadets de Gascogne. Un Méridional qui gagnait chaque année, en course automobile, le Circuit du Nord.

— Il est bien, juge Popette.

— Je vous le disais, qu'il étaient tous bien. Tenez, regardez cette juvénile figure qui brille pour ainsi dire dans la nuit, tout illuminée d'extase et de triomphe. C'est Pajou, le Benjamin des aviateurs...

— Celui-là n'est pas marié, au moins?

— Vous ne voudriez pas, Popette! Son papa vient de lui payer un aéroplane pour son bachot!

Cependant le gros cuisinier blanc s'avance au seuil du hangar qui sert de cuisine et de salle à manger. Il crie :

— A table!

Ce que les mécaniciens traduisent en joyeux échos :

— A la croûte ! A la croûte !

Une file de bougies fichées dans des bouteilles illumine la longue table. Leurs flammes vacillent dans l'air frais du soir où se mêle la bonne odeur du fricot.

Popette ne se tient pas de joie. Tout l'intéresse et tout l'amuse. Mais soudain elle sursaute. Près d'elle, un svelte jeune homme, vêtu de la cotte et du bourgeron bleus, la casquette houleuse et le pied martelant le sol, harangue énergiquement l'équipe :

— Bon Dieu, qu'est-ce qui m'en a laissé encore un dehors? Mais grouillez-vous donc, tonnerre ! Qu'est-ce que vous foutez là, vous autres? Allons, plus vite que ça. Faut qu'on se démène.

Je ne suis pas bien sûr du dernier mot. Il me semble qu'il rimait plus richement avec la glorieuse réplique de Cambronne...

Popette, que cette apostrophe étouffe un peu, se rapproche de moi :

— Mais, où est donc M. Chatel?

Alors je saisis le jeune homme en bleu, au langage enflammé :

— Cher ami, permettez-moi de vous présenter Mlle Popette, qui tient absolument à épouser un aviateur.

Déjà Chatel a recouvré son calme et son aisance. Et, se découvrant largement, il dit en riant :

— Ah! mademoiselle, comme vous avez raison!

Mais Popette goûte mal ma méchante plaisanterie. Et pour cacher sa confusion et couvrir sa retraite, elle s'écrie en se frappant le front :

— Ah! mon Dieu! Et moi qui ai oublié maman dans les tribunes!

IV

RÉMY PARNELL

C'est autour d'une table à thé, dans cette tribune-buffet fleurie, festonnée, animée de musique, qui fut l'étincelante trouvaille, le joyau au front de la Grande Quinzaine, où les yeux, le palais, l'oreille — trois sens sur cinq — trouvaient ensemble leur satisfaction.

Depuis une heure, Rémy Parnell, sur monoplan Victorine, domine l'espace. Malgré la grande hauteur, on distingue jusqu'à la ceinture sa silhouette assise et courbée. Il fait vrai-

ment corps avec son appareil. Ils se complètent. Sa trajectoire est tellement inflexible et tendue, droite et pure, qu'il semble fuir à la surface étale d'un lac aérien. Et son vol somptueux, d'une impériale majesté d'aigle aux ailes toutes grandes, écrase les autres essais, les aplatit à ras de terre. On ne voit que Rémy Parnell dans le ciel. Il règne.

Popette le suit, les yeux agrandis, la gorge sèche, la tasse de thé en arrêt, entre la soucoupe et les lèvres. Sa mère reste décidément à la ville. Elle prétend qu'à regarder ces casseurs de bois, elle se casse la barre du cou. Et elle a confié sa fille à la tutelle de Loulou. Mais le petit frère de Popette se soucie bien de son rôle! Il éclate d'orgueil d'être attablé près de Lucien Chatel et de ses amis, parmi la curiosité de la foule qui se montre le jeune inventeur. Cependant Popette, extatique, dit à Chatel en désignant du menton le glorieux appareil :

— N'est-ce pas, que c'est beau?

Bien que d'une école opposée à celle des

« Victorine », Chatel est trop intelligent pour être injuste :

— Oui, dit-il, je comprends qu'il séduise. C'est un idéal réalisé. Nos yeux y retrouvent des formes familières et jolies, la carène et les ailes. Puisqu'il se proposait d'imiter l'oiseau, il touche à son but. Il atteint sa perfection. Il ne peut plus s'améliorer qu'en vitesse.

— Et le biplan? interroge gravement Popette, initiée de la veille et fière de sa science toute fraîche.

— Le cellulaire est dans l'enfance. Non seulement il n'a pas dit son dernier mot, mais il parle à peine. Il balbutie. Ses formes se modifieront très rapidement. Soyez persuadée que l'an prochain nous verrons ici même des silhouettes nouvelles.

Et comme Popette esquisse un hochement de tête satisfait :

— Oh! poursuit Chatel, je sais bien qu'actuellement il n'est guère joli. Je n'ignore pas les noms dont on l'accable : la caisse, la voiture de déménagement, la cabane-bambou. Ce

ne sont pas des noms d'oiseaux! Mais c'est qu'aussi nous ne sommes pas habitués à ses lignes. Nous devrons nous y accoutumer pour en découvrir la beauté. Question de temps. C'est ainsi que les enfants d'aujourd'hui sentent tout naturellement la splendeur d'une locomotive...

Mais le charmant et clair visage de Popette se ternit de mélancolie. Elle s'intéresse, décidément, plus aux aviateurs qu'à l'aviation. Elle ne connaît Rémy Parnell que par les journaux, par les portraits, les interviews publiés à l'occasion de téméraires et retentissants insuccès qui l'ont paré d'une auréole de héros malheureux. Avide de détails avérés, elle met la tablée à contribution. Il y a là Letipe, l'ingénieur de Chatel, et l'enthousiaste correspondant d'une grande feuille sportive. Popette stimule leurs confidences.

Et peu à peu la figure de Rémy Parnell se dégage, une de ces figures diverses et contradictoires que sculpte la causerie : figures vivantes, figures ressemblantes cependant, car

ne sommes-nous pas nous-mêmes divers et contradictoires?

On tombe d'accord que Rémy Parnell est un gentleman au sens que le mot a pris en passant le détroit et qui évoque, dans la forme et dans le fond, une élégance naturelle, une correction aisée, une parole et un vêtement qui tombent juste et bien.

Puis quelqu'un déplore qu'il manque de technique, qu'il prenne son appareil des mains du mécanicien comme un jockey qui monte en course reçoit son cheval des mains d'un lad. Avantage, risquent les uns. Inconvénient, répliquent les autres. Par contre, à l'unanimité, on salue en Rémy Parnell un merveilleux pilote.

Popette et Loulou écoutent de toutes leurs oreilles. La jeune fille s'émeut surtout de la légende dont se pare déjà la courte vie de l'aviateur. On raconte que, se croyant gravement malade — hantise commune à beaucoup de jeunes gens — il résolut de vivre au moins une existence intense et riche en émotions. Il

chassa, des régions polaires aux forêts africaines. Puis l'aviation vint. Il cassa du bois avec frénésie et recouvra, au vif de l'air, une santé d'acier.

Par exemple, on discute ferme la question de savoir si Rémy Parnell a gardé des façons simples ou si sa gloire rapide l'a quelque peu grisé. Ses détracteurs aiguisent leurs traits et sortent leurs preuves. Ainsi, la veille, après avoir tenu, à la tombée du jour, l'espace pendant plus de deux heures, Rémy Parnell atterrit enfin; on l'entoure et on l'acclame. Mais il écarte les enthousiastes, prend par le bras un de ses amis, l'entraîne et lui demande : « Connaissez-vous les résultats d'Auteuil? » A quoi ses partisans de répliquer que Parnell s'intéresse aux courses et qu'ayant vécu loin du monde pendant toute la fin de la journée, il a bien le droit, en retombant sur terre, de s'enquérir des événements survenus en son absence.

Soit. Mais lorsqu'une jolie jeune femme le supplie d'apposer sa signature sur une carte postale, comment excusera-t-on Parnell de

témoigner de l'impatience et de déclarer sèchement : « Seulement les initiales... »? Parbleu ! La réponse est facile. Pour le juger, il faut se mettre à sa place, imaginer les milliers de demandes pareilles dont il est assailli, submergé. Et puis, la morgue, c'est souvent le masque glacé de la timidité.

Cependant, le monoplan Victorine fuit toujours de son allure sûre et tendue, décrit ses grands cercles sur sa piste invisible, comme s'il dessinait dans l'air autant de prodigieuses couronnes ajoutées à la gloire de son pilote.

Popette regarde, Popette écoute. Secrètement, elle est du côté de ceux qui défendent Rémy Parnell. Sera-ce lui, le gentleman-volant, sera-ce lui qui fixera le petit cœur de Popette? Elle se penche vers Chatel :

— Vous me ferez signer une carte par lui, n'est-ce pas, quand il sera descendu?

Chatel promet et tient parole. Il emmène Popette aux hangars, où une véritable foule assaille le héros, le presse contre la palissade, le bloque, lui met le stylo sous la gorge. Ah !

comme on comprend qu'il ne signe que les initiales!

Popette tend timidement la carte qui reproduit le portrait de Rémy Parnell. Et il faut voir le séduisant, l'audacieux, l'ingénu sourire dont elle pare sa figure charmante, tandis que Chatel présente sa requête... Rémy Parnell regarde, écrit, rend le carton. Et Popette, ivre de joie, d'orgueil, éblouie d'un présage de victoire :

— Il a mis son nom tout entier!

V

UN ACCIDENT

C'est le deuxième jour du prix de la Durée, le plus important de la Quinzaine. La veille, Choper a établi un formidable record. Et Piéril se propose de le battre.

Pour lui, l'entreprise est capitale. La victoire lui assurerait tout ensemble la gloire universelle et la forte somme. Et ses amis s'y intéressent presque autant que lui. Car ils forment, autour du pilote, une petite association. Piéril apporta le châssis et la voilure, gagnés dans

un concours de modèles réduits. Un journaliste, un ingénieur, un banquier se cotisèrent afin d'acheter le moteur. Et, désormais, tous quatre partagent les frais et les gains de chaque campagne.

Aussi les trois associés s'empressent-ils, plus émus en apparence que Piéril lui-même, autour de l'appareil. C'est, tout au fond de la piste, dans l'espace réservé à l'essor des aéroplanes. Le soleil de midi, large épanoui, promet une belle journée. Et toutes les faces brillent d'espoir.

Popette assiste au départ. Au bras de Lucien Chatel et redressant sa petite tête charmante sous la toque de laine, elle a franchi les derniers barrages. Elle foule la terre promise. Et le spectacle des suprêmes préparatifs la passionne et l'absorbe.

Piéril, debout dans l'armature de son appareil, fait son plein d'essence. Ce n'est pas un bidon qu'il emporte, c'est un baril, un tonneau. Condition nécessaire au succès. Car, sauf incident, son vol durera autant que sa provision

d'essence. Mais quelle surcharge ! Aussi, pour la compenser, Piéril s'allège-t-il autant qu'il peut. Il a quitté souliers, jambières, montre, portefeuille. Ah ! dans ces moments-là, les aviateurs deviennent fous. Il y en a qui brossent leurs souliers pour en détacher la boue. Pour un peu, il se confesseraient, afin de se débarrasser du poids de leurs péchés.

Mais Popette s'intéresse à Mme Piéril presque autant qu'au pilote lui-même. Elle l'admire, elle l'envie. Ah ! la brave petite compagne, accorte, éveillée, ronde et potelée comme une fine caille de vigne. Que c'est crâne, et courageux, de suivre son mari tout au long de l'épreuve, de darder, de projeter ses vœux et son énergie vers le petit point blanc suspendu dans le ciel...

On élance l'hélice. Le bruit du moteur éclate et ronfle. Des hommes, dont le bourgeron claque au vent, s'aggripent à la cellule arrière. Piéril lève la main. Il s'ébranle.

Mais s'enlèvera-t-il ? Tout est là. Une fois qu'il aura quitté la terre, il ne retombera plus.

Même, au fur et à mesure qu'il consommera son essence, il s'allègera et n'en marchera que mieux. La casquette de Lucien Chatel tangue sur son front agité. Généralement, quand ses appareils jouent une grosse partie, il se terre et va cacher son émotion dans quelque coin ignoré.

L'aéroplane de Piéril roule sur le sol, où ses pneus creusent un sillon. Comme il est lourd ! Et tous les cœurs, au fond des poitrines, sont aussi lourds que lui.

Enfin, il se décolle ! Le voilà parti. Ah ! maintenant, il va pouvoir rester des heures en l'air, toute la journée... C'est la victoire avec ses lauriers et ses fruits d'or.

On respire. Les gorges se débrident, les visages s'éclairent. Popette observe Mme Piéril, toute droite, la bouche entr'ouverte, le souffle court et la lèvre sèche. Pour un peu, Popette irait lui prendre les mains, à la brave petite femme, afin de mieux communier dans la joie. Lucien Chatel s'est éclipsé. Quant aux associés de Piéril, ils ne quittent pas des yeux le grand

oiseau blanc qui lentement s'élève, leur espoir ailé.

Mais que se passe-t-il? Un monoplan, rentrant au port, arrive droit sur le biplan de Piéril. Il le domine et fond sur lui. On croit assister à l'effroyable bataille des deux écoles rivales. Tous deux marchant à soixante à l'heure. Sûrement ils vont se pulvériser, s'anéantir...

Non. Piéril a vu. De deux dangers, il choisit le moindre. Et comme un homme menacé de recevoir un bolide sur la tête serre les épaules et tend le dos, il se rabat au sol. Son appareil le touche et s'y accroche.

Sera-ce l'accident? Pendant un interminable instant, on espère encore. Puis c'est le stupide écrasement, l'énorme et jolie architecture aérienne, si rigide, si tendue, qui s'écroule et s'aplatit.

Au même pas de course, dans la même angoisse, les amis de l'aviateur s'élancent vers lui. Le souvenir des chutes tragiques traverse les mémoires. Si Piéril était pris sous le moteur?

Popette suit Mme Piéril. Ah! les atroces minutes pour la brave petite femme!... Et Popette, tout en courant, balbutie, sans bien savoir ce qu'elle dit :

— Il n'a rien, n'est-ce pas, madame, il n'a rien?

En effet, il n'a rien. On le voit se dégager de l'amas de débris. On l'entoure. En chaussettes dans l'herbe humide, il se croise les bras, furieux contre le maladroit qui le contraignit d'atterrir et désolé de la partie perdue. C'est fini, maintenant, il n'aura pas le prix de la Durée. Choper le gardera. Que d'espoirs, de projets, soudain réduits en miettes!... Ses associés consternés contemplent et mesurent le désastre...

Mais Mme Piéril a rejoint son mari. D'un seul regard, elle l'enveloppe, l'examine :

— Tu n'es pas blessé?

— Mais non, mais non.

Ah! dans ce moment-là, le reste lui est bien égal, à elle, le prix de la Durée, et la victoire, et lauriers, et les fruits d'or. Penser qu'il aurait

pu se tuer... Pourtant, il a du chagrin, son homme. Alors elle l'entraîne un peu à l'écart et, sans souci des photographes et du cinéma, lui jette un bras autour du cou, se hausse, l'attire et lui plante un gros baiser sur la joue.

Popette m'a saisi la main. Ses beaux yeux bruns sont humides. Et, de sa voix rapide qui tremble et rit :

— Vous avez vu?... Vous avez vu?... Voilà à quoi ça sert, d'être la femme d'un aviateur. Ah! ce que c'est chic, de pouvoir consoler un homme rien qu'en lui tendant le bec...

VI

DÉJEUNER AU HANGAR

Midi. Trente couverts s'alignent aux deux côtés de la longue table dressée sous le hangar. Mme Chatel n'accompagnant pas son mari, il n'y a pas, parmi les convives, d'autre femme que celle de l'ingénieur Letipe. Aussi, quand Chatel l'invite à s'asseoir près de lui sur le banc, Popette se sent-elle très intimidée, sous son petit air crâne. Deux femmes pour vingt-huit hommes, c'est impressionnant.

Et puis, le décor est si nouveau. Cette halle

aux murs de bois, ouverte d'un côté sur le jour cru de la piste et cachant de l'autre, dans ses profondeurs sombres, mille sujets hétéroclites : des couchettes, un moteur et des morceaux d'aéroplane, des caisses et des sacs de provision, des barils. Et ces cuisiniers qui s'agitent devant leurs fourneaux, dans un grand bruit de casseroles et de friture.

Elle a beau se répéter qu'elle n'est pas seule, que son petit frère Loulou est assis à ses côtés, Popette est un peu dépaysée, perdue : Elle regrette presque d'avoir accepté l'invitation de Chatel. Mais, dame, elle a voulu voir de près des aviateurs. Et, à ce point de vue-là, elle est servie. Ils sont trois, attablés devant elle : Savournin, Pajou, Lerenard. Et qui plus est, trois célibataires.

A leur suite, s'alignent les mécaniciens, ajusteurs, monteurs, toute l'équipe. Sans compter quelques transfuges des maisons voisines que Chatel accueille généreusement. Est-ce la présence de cette jolie petite femme inconnue ? Est-ce plutôt la faim aiguë de gaillards qui ont

trotté toute la matinée derrière les appareils ? Quoi qu'il en soit, le repas commence dans le recueillement, dans un silence actif où l'on entend cette réflexion, coulée à mi-voix par un ouvrier : « Si on avait tous une sonnette au menton, quel carillon ! »

Mais Savournin ne sait pas rester longtemps muet ni grave. Rien ne peut ternir sa fine gaîté. Toute sa face rase, ouverte et franche, respire la belle humeur : ses yeux bleus, d'une eau scintillante et claire ; ses dents éclatantes, d'une fraîcheur, d'une pureté enfantine, et dont son rire fréquent ouvre tout grand l'écrin. Jusqu'à sa cravate, qui lui ressemble et le complète, désinvolte, coquette, envolée aux deux pointes, en ailes d'oiseau.

Évoque-t-il l'aventure d'auto où il pensa trouver la mort, du temps où il montait en courses ? Dépeint-il la guigne persistante de ses débuts d'aviateur ? Il conte, de jet, sans facondo, avec la même inaltérable gaîté, que pimente une pointe d'accent méridional.

Il faut l'entendre rappeler son premier acci-

dent d'aéroplane... Emporté par un tourbillon soudain, il sort de la piste, franchit une ligne d'arbres, atterrit au premier espace libre. Aussitôt, le bruit se répand qu'il a fait deux victimes. Brancardiers, ambulances. Ah! Vaï. Elles étaient jolies, les deux victimes. Une dame enceinte qui s'est évanouie d'émotion à cinquante pas de l'appareil et un monsieur qui s'est tourné le pied en courant voir l'accident !

Mais la guigne n'a pas duré. Il l'a lassée avec le sourire. Et c'est justice. Personne comme Savournin pour « gratter » sur son appareil, pour le mettre au point à patients coups de lime. A quatre heures, chaque matin de la Quinzaine, il arrive de la ville en auto. Depuis quelques mois, il vole de succès en succès. Il étonne l'Europe. Et sans rien perdre de son cordial humour, de son ardeur riante, sa jolie grâce d'oiseau qui jase et qui brille.

Pajou, le benjamin des aviateurs — dix-huit ans — écoute, un coude sur la table et le menton dans la main. Sur son visage juvénile et précis de Bonaparte à Brienne, on lit l'ambi-

tion d'égaler, de dépasser les exploits des grands virtuoses. Il n'en mange plus. Et il ne sort de son rêve que pour demander à Chatel, le front anxieux et la voix inspirée :

— Dites, Monsieur Chatel, si je partais à pleins gaz?

Quant à Lerenard, c'est un timide. Ancien contremaître chez Victorine, admirable mécanicien, récemment promu au rang de pilote, sa fortune soudaine l'éblouit. Son col le gène et ses mains l'embarrassent. Et pareil à l'autruche qui fuit le péril en se cachant la tête, il voile son trouble en s'enfouissant le nez dans son verre.

Du côté des ouvriers, le ton monte à mesure que le repas s'avance. On commente passionnément les essais du matin. On s'y montre sans pitié pour les concurrents malheureux. Parlant de l'aéroplane qui s'est brisé dans l'atterrissage, une voix blagueuse prononce — et c'est toute l'oraison funèbre du pauvre appareil pulvérisé, aplati en flaque :

— Mon vieux, on l'a ramassé avec une cuiller et du buvard !

Mais un grand diable dégingandé, suivi d'un aide, surgit dans le vide de la baie. L'homme du cinéma ! Ses jambes, longues et grêles, écartées en compas, ressemblent aux pieds de son appareil. Plein d'assurance et de bagout, il sollicite l'honneur de prendre sur son *film* le déjeuner au hangar. Et pour s'attirer la bienveillance générale, il certifie que la bande se déroulera dès le lendemain soir dans un grand music-hall parisien.

Popette s'effare. Quoi? Elle va figurer sur une scène de café-concert ? Ah ! vous avez voulu voir des aviateurs en liberté, Popette. Ce sont les inconvénients du métier. A la face de Paris, vous allez être un petit peu compromise en compagnie du brillant Savournin.

L'homme en compas stimule les convives. Est-ce la vieille habitude de poser devant l'objectif? Rien n'est plus difficile à dégeler que des gens devant un cinéma.

— Voyons, Monsieur Savournin, s'écrie-t-il, portez un toast!

Excellente idée. Et pendant qu'avec une agi-

lité merveilleuse l'homme tourne d'une main son moulin à café et de l'autre en change la direction, Savournin se lève, salue, improvise un speech où son heureuse fantaisie mousse et déborde.

Les visages s'animent, s'éclairent. Les verres tintent. Savournin heurte le sien à celui de Popette, s'incline et découvre son joli sourire perlé... Ah ! certes, parmi les célibataires, Rémy Parnell, le gentleman-volant, apparaît bien séduisant, mais aussi bien lointain. Mais ce Savournin serait un bon compagnon de vie, plein d'entrain, de vaillance, de gaîté... Et l'homme du cinéma, jambes écartées, tournant éperdûment ses deux manivelles, ne se doute pas qu'il immortalise les perplexités d'une petite Popette que guette vaguement l'embarras du choix.

VI

LE BRASSARD

Loulou, le frère de Popette, a un brassard. Mais oui, un vrai brassard. Même qu'il l'a trouvé par terre, près d'un hangar. Un brassard violet, frappé de lettres d'or. Avoir un brassard à douze ans... Ça suffit à vous griser. Ça grise bien les grandes personnes.

Et Loulou est ivre d'orgueil. Il en titube. Songez donc. Passer sous le nez des gardiens, sous le nez des fantassins et des cavaliers, sous le nez des gendarmes, passer sous tous

ces pifs-là librement, légèrement, la tête haute, l'air distrait, la démarche affairée. Avoir de l'autorité sur l'autorité. Je vous dis que c'est enivrant.

Ah ! dans ces moments-là, on excuse et on comprend le goût bien français du brassard. Oui, quand on est un quidam quelconque perdu dans la foule, on blague. On se gausse, par exemple, des petits messieurs qui, pour organiser le plus modeste concours de cerfs-volants sur la plus minuscule des plages, commencent par s'affubler d'un énorme brassard. Mais quand on en porte un soi-même au biceps, c'est une autre paire de manches. On devient un autre homme, avec une autre cervelle. Alors on conçoit l'allure désinvolte et supérieure de ceux qui revêtent le sacré symbole. On la conçoit, car on l'adopte.

Pour atteindre au sommet de sa gloire, Loulou s'est rué sur la piste, sur l'inaccessible piste. Ah ! la sentinelle a été rudement épatée. Mais elle l'a laissé passer, grâce au brassard. Et maintenant, il la foule, la terre promise,

dans un galop effréné. Cent mille regards le contemplent, cent mille curieux l'envient, lui, Loulou.

Saoul de puissance, il lance des mots et des cris que le vent de la course cueille sur ses lèvres. Des aéroplanes ronflent au-dessus de sa tête. Bah ! Qu'est-ce qu'un aéroplane ? Un cerf-volant qui marche tout seul. Loulou est blasé. N'est-il pas l'égal des aviateurs, avec son brassard ?

Il pourrait même passer pour un pilote, aux yeux du public. Un pilote qui aurait eu son aéroplane en cadeau de première communion. Pajou a bien reçu le sien pour son bachot. Non, décidément, Loulou ne souhaite pas d'être pris pour un pilote. C'est banal. Sous l'aile des biplans de Lucien Chatel, il en éclòt chaque mois des couvées entières.

Le chic, ce serait d'être pris pour un commissaire... Quelle idée ! Il va se donner à lui-même la comédie. Et, par le miracle de la griserie, voilà Loulou promu commissaire. Son imagination bouillonne. Il s'aide de ses

souvenirs personnels et des propos doucement ironiques de Lucien Chatel. Il est Poitrinas, le commissaire le plus gonflé de son omnipotence. Le thorax bombé, la voix creuse et grasse, il lance et distribue de haut des « Bonjour, cher! » essentiels et protecteurs comme des bénédictions papales. Puis, s'irritant sans cause, il tonne, clame, engueule, sans abandonner sa majesté ni sa superbe de pontife.

Puis Loulou se transforme en Laridan de la Poline, sans qui les concours ne seraient plus des concours. Son regard étincelle en briquet. Piaffant sec sur de hauts talons, il coupe, taille, rogne, tranche, avec la précision métallique et définitive d'une paire de ciseaux.

Plus haut encore! Loulou est le duc de Molinon, président de la Quinzaine et grand vigneron de son métier. Ses gestes prennent une grâce nonchalante et flexible. Son coude s'écarte en anse d'amphore comme s'il offrait le bras à la femme de l'Exécutif. Il avance sur les pointes, modeste sous la rafale du succès comme un danseur de corde dans la tempête

des bravos, heureux d'avoir, en un juste équilibre, également favorisé l'essor de l'aviation et le renom des vins d'Anjou.

Plus haut, plus haut toujours. Loulou devient Coquard, le banquier Coquard qui, dans la coulisse, tient les fils des marionnettes et les cordons de la bourse. L'œil narquois, le menton aiguisé d'un rictus, les mains enfoncées dans les poches jusqu'aux genoux, il contemple la plaine, dénombre la foule et soupèse le gain de la journée. C'est pour lui qu'un million d'êtres humains s'est rué vers l'Anjou. C'est pour lui que des pionniers téméraires luttent contre l'espace. Il est le prodigieux croupier de ce tapis vert où tournent les chevaux ailés.

Fou de grandeur, Loulou voudrait monter encore. N'y a-t-il donc plus rien, au-dessus de cet homme, pour qui les uns versent leur argent, pour qui les autres risquent leur peau?

Y a-t-il un souverain plus obéi, un potentat le plus absolu? Oui. Il y a le gendarme. Le

gendarme dont l'autorité ne connaît pas de borne, le gendarme qui ne pense pas, qui ne réfléchit pas, qui n'a rien d'autre dans l'esprit, derrière son front, que sa puissance, qui en est plein comme une cruche est pleine d'eau, le gendarme qui n'est qu'un bloc de pouvoir, coulé dans des bottes.

Et Loulou est le gendarme. Il crie, il hurle : « On ne passe pas ! » Du diable s'il sait pourquoi on ne passe pas. Mais voilà justement l'ivresse culminante, le paroxysme de la jubilation. C'est d'embêter les gens sans raison. C'est d'arrêter la foule, les cyclistes, les voitures, avec un geste, avec un doigt, c'est de faire aux autos signe de ralentir même quand elles calent. Et tout cela sans savoir pourquoi, pour le plaisir. Pourquoi ? Mais il s'en fout, il s'en fout éperdûment...

Or, Loulou, dans sa démence orgueilleuse, s'est rapproché des barrières. Un gardien le hèle : « Pssitt ! », le happe :

— Dites donc, mon petit ami, où avez-vous trouvé ce brassard-là ? Il est faux. On vend les

pareils dix sous au bazar de la ville. Vous allez me quitter ça tout de suite. Et si je vous y repince, gare à vous...

Et Loulou s'effondre, s'anéantit, soudain précipité du faîte des grandeurs.

VIII

RIVALITÉ

Le dirigeable *Albatros* concourait pour la Coupe des Aéronats, sur dix tours. Mais, soit qu'il fût seul de son espèce et qu'ainsi la course perdît de son intérêt aux yeux de la foule, soit que l'allure de son hélice et de sa marche semblât trop lente aux regards blasés, il évoluait dans l'indifférence. Il apparaissait déjà comme un anachronisme, une diligence défilant devant les tribunes au beau milieu d'une course d'autos.

Dans le garage en plein air contigu au pesage, un mécanicien assis au volant dit à l'un de ses camarades :

— Y a seulement deux ans, on se serait dévissé le ciboulot, pour regarder ça... Au jour d'aujourd'hui, on s'en bat l'œil.

Popette, accoudée à la barrière du pesage, cueillit le propos au vol. Elle en éprouva quelque dépit. Ces chauffeurs ne se doutaient donc pas qu'un de ses soupirants, là-haut, dirigeait l'aéronat?

Mais oui, un soupirant. Et non point un de ces candidats — tels le gai Savournin ou l'élégant Parnell — que sa petite sagesse tenait en observation et qui ne se doutaient même pas de leur bonheur possible. Non, non, un vrai candidat, qui posait sa candidature.

Depuis le début de la Quinzaine, le dirigeable, arrivé par le train et gonflé sur place, se balançait sous son hangar, en lisière de l'aérodrome. Il craignait le vent. Mais, en attendant de tourner autour de la piste, son pilote tournait autour de Popette.

Ah! ça n'avait pas traîné. Ce Barral se trouvait être un ami de Chatel. Dès le second jour, il s'était fait présenter à Popette. Et, depuis, il s'empressait, faisait les honneurs de son dirigeable toujours prisonnier, de la nacelle, du moteur, offrait le thé au buffet, promettait à la jeune fille, dès le meeting terminé, une promenade aérienne...

Indice plus grave, il courtisait la maman de Popette. La bonne dame revenait, en effet, de temps en temps aux tribunes, depuis qu'elle savait sa fille résolue à rester jusqu'au bout de la Quinzaine. Elle avait levé au ciel ses petits bras courts : « Ah! cette enfant ». Et, recognée au dernier rang des banquettes, contre le mur du fond, à l'abri des courants d'air, elle tricotait avec résignation des chaussons de grosse laine grise pour les pauvres. C'est là-haut que Barral montait parfois la saluer et lui tenir compagnie, prodiguait ces frais d'amabilité que les gendres font plus tard payer si cher à leur belle-mère.

Évidemment, il avait du goût pour Popette.

Mais lui-même n'était pas déplaisant. Un amateur, un gentilhomme, racé de traits et de silhouette. Un type dans le genre de Rémy Parnell, en somme. Un passionné de ciel, qui ne comptait plus ses ascensions. Et qui, aux qualités professionnelles, ajoutait des dons précieux de courtoisie, d'entrain, d'enjouement et d'esprit.

Qu'avait donc cette foule à négliger le dirigeable, à lui préférer nettement l'aéroplane? Les deux sports, hélas! ne comportaient-ils pas des risques équivalents? N'était-il pas gracieux, ce grand squale doré qui nageait dans l'azur? Et Popette enrageait. Mais, en descendant tout au fond de sa pensée, elle enrageait un peu contre elle-même, car elle n'était pas bien sûre de ne pas partager l'opinion générale.

A ce moment, le jeune Loulou rejoignit sa sœur. Ce jour-là, il remplaçait la maman de Popette. Il désirait assister au départ de Savournin. Et, depuis la fatale aventure du brassard, où il avait senti sur son épaule la lourde main de la justice, il n'osait plus

s'aventurer tout seul sur la piste. Popette consentit à l'accompagner. Une fois de plus, l'inaltérable bonne grâce de Lucien Chatel leur fit franchir le seuil de la terre promise.

Tandis qu'un mécanicien, debout parmi l'enchevêtrement des haubans, achevait le plein d'essence, Savournin, au milieu d'un groupe, contait gaîment quelque aventure. De fines molletières épousaient étroitement le galbe de sa jambe. Un maillot lui moulait le torse. Sur son col immaculé, sa cravate aux pointes envolées répandait des couleurs délicates et vives de fleur ou de papillon. Et dans la pénombre projetée sur son visage par la visière de sa casquette, à chaque éclat de rire, ses dents brillaient, toutes blanches. Dès qu'il aperçut Popette il vint à elle, se découvrit largement et lui fit bel accueil. Ils devenaient de très bons amis.

Mais on entendit un sourd bourdonnement. Une ombre rapide, allongée, courut sur le sol. Presque au zénith, l'*Albatros* passait. Un ouvrier goguenarda :

— Tiens, v'là la saucisse...

C'est ainsi qu'ils avaient dédaigneusement baptisé le dirigeable. Popette s'irrita mais ne put s'empêcher de sourire.

Cependant, les préparatifs de départ étaient achevés. Savournin prit congé de Popette, s'élança lestement à son poste. Une minute après il était en plein vol.

On l'eût dit lancé à la poursuite du dirigeable. Il le gagnait sensiblement de vitesse. Il planait à la même altitude. Et le spectacle était nouveau, de cette course entre le plus lourd et le plus léger que l'air, de cette rivalité tangible entre les deux principes.

Mais l'aéronat avait une forte avance sur l'aéroplane. Et ce fut seulement après un tour de piste, juste à hauteur du champ d'essor, qu'ils se rejoignirent. D'un élan irrésistible, l'oiseau blanc dépassa le poisson doré. Alors, un ouvrier, enthousiasmé, s'écria :

— T'as vu, mon vieux, t'as vu s'il a bouffé la saucisse ! !

Une heure après, les deux héros avaient

atterri. Barral, seul concurrent, avait gagné la Coupe des Aéronats. Auréolé de son exploit, il vint chercher la louange de Popette. Bonne personne, elle ne la lui marchanda pas. Alors, encouragé, il lui dit :

— Voulez-vous me permettre de vous reconduire à la ville avec votre frère dans mon auto?

C'était la première fois qu'il risquait cette invitation. Le plus souvent, Popette rentrait dans la fine voiture de Savournin, qu'il conduisait avec sa virtuosité d'ancien coureur de vitesse. Justement, le gai pilote s'avançait, poursuivi jusqu'aux hangars par les ovations de la foule. Une seconde, Popette hésita. Puis

— J'ai, dit-elle, promis à M. Savournin.

Et, blottie dans son baquet de course, elle songeait malicieusement au mot de l'ouvrier une fois de plus, l'aéroplane avait bouffé la saucisse.

IX

LERENARD

Rappelé pour deux jours à Paris pendant la Quinzaine d'Anjou, j'avais pris le train du soir et je me disposais à fumer une cigarette dans le couloir du wagon, quand je me heurtai à Lerenard.

D'abord ouvrier, puis contremaître aux ateliers Victorine, Lerenard est aussi sûr comme pilote que comme mécanicien. Phénomène peut-être unique, il a, sans clairon ni grosse caisse, promené un appareil à travers l'Eu-

rope, réussi à chaque escale de belles envolées, et cela, seul, tout seul, sans le plus petit mécano, sans autre aide que celle des soldats mis dans chaque pays à sa disposition et dont il ne comprenait même pas la langue.

Malgré ses exploits et ses succès, Lerenard est resté simple et modeste, semblable à lui-même. Le cas est rare. Combien peu, parmi les aviateurs, résistent à cette soudaine montée de gloire qui les arrache au cadre de leur vie, les soulève, les hausse au pinacle et fait, de l'inconnu de la veille, un grand homme !

Tout se conjure pour les griser. Leurs traits, leur passé, leurs intentions, leurs performances, leurs paroles sont instantanément répandus par les journaux sur toute la surface du globe. A peine sont-ils au volant de direction que crépite autour d'eux la petite fusillade des déclics d'instantanés. Mettent-ils leurs lunettes ou se grattent-ils la tête ? Aussitôt l'homme au cinéma, jambes écartées, braque avidement vers eux son moulin à café, afin d'immortaliser ces

gestes héroïques. De jolies femmes, avec un sourire charmeur, des yeux câlins et des façons de chatte, leur arrachent des signatures sur cartes postales, programmes, albums ou éventails. Entrent-ils déjeuner au buffet des tribunes? D'abord ils marchent dans un bruissement de célébrité. Les convives, cessant de manger, chuchotent le nom fameux. Puis l'ovation éclate, la foule se lève, les serviettes s'agitent et les tziganes attaquent *La Marseillaise*. Ah ! cela vous change un gaillard qui, le mois précédent, se restaurait au Duval ou chez le bistro du coin. Et ces grands personnages, ministres, princes, chefs d'États, qui vous font visite, vous félicitent, vous serrent la main et boivent vos paroles. Et aussi ce brusque afflux d'argent, ces primes offertes, ces prix décrochés en un tour de piste, l'existence devenue du jour au lendemain large et facile, les grands hôtels et la bonne auto, « la vie de château, quoi ! » comme dit gaiement Savournin. Convenez qu'il faut avoir le cerveau rudement solide pour résister à cette

ivresse-là et pour ne pas se sentir autour de la tête un rayonnement d'auréole.

Eh bien, l'ancien ajusteur Lerenard, que les beaux bras dorés de la Gloire ont aussi caressé, qui a causé familièrement un quart d'heure avec le roi de Scandinavie, l'ancien ajusteur Lerenard n'a pas changé. En voilà un qui n'est pas blasé sur la vie de château ! Ce soir-là, le simple petit extra du dîner au wagon-restaurant et du gros cigare à bague, qu'il tire en creusant les joues, suffit à lui enluminer le teint et à le rendre d'humeur expansive.

— Vous allez à Paris ? lui demandai-je.

Il me répondit d'un air comiquement désespéré :

— Je ne sais pas où je vais !

— Comment ?

Ravi de conter son histoire et de prendre son auditeur pour juge, il s'épancha. Il s'était presque engagé pour deux prochaines exhibitions, l'une en Écosse, l'autre sur la Côte d'Azur. De part et d'autre, on lui avait arraché une demi-promesse. Et voilà que les deux

meetings tombaient à la même date ! Lequel choisir ? Question d'autant plus pressante que les représentants des deux comités l'attendaient sur le quai de la gare, au sant du train.

Littéralement, on se l'arrachait. On l'écartelait. De ses poches bourrées, Lerenard tirait des liasses de télégrammes, les ouvrait de ses doigts durcis par l'outil. Jamais il n'avait reçu tant de dépêches de sa vie. A la fois inquiet et flatté, un brin narquois, il me lisait les phrases d'adjuration véhémente.

Dans les deux camps, on déployait la même ardeur, sous des armes différentes. C'était un groupe financier, propriétaire d'un aéroplane, qui tentait d'entraîner Lerenard en Écosse. Les actionnaires, gens titrés pour la plupart, faisaient sonner aux oreilles du malheureux pilote des formules retentissantes : on comptait absolument qu'il ferait honneur à sa promesse ; un homme d'honneur ne manque pas à sa parole ; il y allait de son honneur, etc. Jamais non plus on n'avait tant parlé à Lerenard de son honneur.

Les arguments de la Côte d'Azur, pour être moins nobles, n'en étaient pas moins émouvants. Là, toute une cité se traînait aux pieds de l'ancien ajusteur. Sans lui, tout croulait. C'en était fait du succès du meeting et de la saison entière. Le comité, en suspens, vivait dans l'angoisse. On s'abordait en ville d'une phrase haletante : « Y en a-t-il un? » Tantôt on signalait en gare un aviateur sans appareil, ou un appareil sans aviateur. Le président était prêt à signer n'importe quoi, sa propre condamnation à mort, pour décrocher un aviateur avec un appareil. Une telle situation apitoierait Lerenard. Il ne se refuserait pas à jouer ce rôle de sauveur...

J'interrogeai :

— Mais vous? Votre préférence?

Lerenard m'avoua qu'il craignait beaucoup ces messieurs de la noblesse et leurs grands mots. Si, vraiment, il allait abîmer son honneur? Mais il avait pour la Côte d'Azur un secret penchant. Là, il serait son maître. Il n'aurait personne sur le dos. Le patelin le

tentait. Et puis, dame, on payait large : plus de billets de mille que de jours dans la semaine...

Et, tout à coup, comme pour excuser ce petit mouvement intéressé, il s'ouvrit à fond, me dévoila ses joies intimes à palper les premiers fafiots, à pouvoir répandre un peu de plaisir, un peu de bonheur, enfin à faire du bien autour de lui.

Ainsi, il avait sa maman à sa charge. Et il fallait entendre la jolie façon touchante dont ce grand diable de Lerenard prononçait ce mot-là : « Maman ». Une veuve d'ouvrier, ça n'a pas gros. Aussi, il avait été rudement content, quand il avait pu lui donner un peu de bien-être, des choses dont elle avait eu envie toute son existence : de la fourrure, du foie gras, un petit voyage, et puis même une gentille somme au cas où il se ferait casser la gueule... Ah ! dame, ça peut arriver, ces affaires-là. Mais c'est égal, ça vous a du chic, de pouvoir décrocher tous ces petits bonheurs en voltigeant, en faisant l'oiseau.

Ah ! du coup, je n'hésitai plus :

— Mais sacrebleu, prenez-moi votre Côte d'Azur, puisqu'elle vous tente ! Et faites-moi le plaisir de lâcher vos champions d'honneur qui, s'ils risquent un peu d'argent, ne risquent pas leur peau.

— Vous croyez? fit Lerenard.

— Bien sûr. Et tenez ferme.

Nous arrivions à Paris. Devant moi, Lerenard fut simultanément happé par deux groupes, l'un très pur et l'autre provincial. Ah ! certes, le bon Lerenard dut avaler là une minute embêtante. Mais j'étais bien tranquille sur l'issue de la mêlée : il penserait à « Maman ».

X

« PARNELL S'EST TUÉ... »

— Quand j'étais jeune fille, nous déjeunions souvent, maman et moi, dans un petit restaurant du boulevard Montparnasse. A une table voisine de la nôtre venait s'asseoir un long jeune homme triste. Il avait des yeux bleus, doux et mélancoliques, une moustache blonde et tombante de chef gaulois. Nous l'avions surnommé entre nous Vercingétorix. Il paraissait timide et réservé. Cependant il nous saluait en passant devant nous. Puis un jour, nous

échangeâmes quelques mots de table à table, à propos d'un rôti brûlé qu'on nous avait servi. La glace était rompue. Dorénavant, nous nous signalions les plats réussis ou ratés. Peu à peu, dans les intervalles du service, nous faisions connaissance. J'appris que Vercingétorix suivait les cours de l'École des Mines, qu'il souhaitait, une fois ingénieur, de réaliser de grandes inventions. Et c'est ainsi, mêlant nos vues sur nous-mêmes à des impressions sur le menu, que nous en vînmes à nous aimer.

« Un an après, j'épousai Vercingétorix, de son vrai nom Paul Ravier. Les débuts de notre mariage furent extrêmement heureux. Paul avait pris la direction d'une usine de pièces détachées pour l'automobile. Il réussissait. Nous étions libres, indépendants, sans souci et très amoureux.

« Mais peu à peu mon mari changea. Il devint taciturne, irritable. Il cessa de me confier ses projets. A table, il avalait à grand bruit les plats en deux temps. Qu'ils étaient loin, nos gentils repas de fiancés au petit restaurant du

Montparnasse ! Enfin, j'appris qu'il construisait un aéroplane. Tout s'expliquait.

« D'abord inquiète sur ses projets, je le devins sur sa vie. Autant d'essais, autant de chutes. Puis ses affaires, négligées, périclitèrent. Il engagea dans ses tentatives des sommes considérables. A tous mes soucis, s'ajoutèrent les embarras d'argent. Ah ! on envie les femmes d'aviateurs. Elles ont de jolies minutes, mais aussi de bien vilains moments... »

Ainsi Mme Ravier se confiait à Popette. Elles s'étaient prises d'amitié sur la piste, dans ces instants pathétiques où l'aéroplane s'arrache au sol, où l'on communie dans l'émotion, où tous les assistants n'ont plus qu'un cœur.

Popette se félicitait d'être admise dans l'intimité d'une telle femme, de connaître les joies et les angoisses réservées aux compagnes de ces héros.

— Enfin, poursuivit Mme Ravier, vinrent les premières envolées, les premiers succès. Oui, c'est délicieux, pour nous, de partager l'apothéose, bouquets, banquets, réceptions, ova-

tions... Mais que d'alertes, aussi ! Quand, au début d'un grand vol, on perd l'appareil de vue, quand on se sent là, impuissante, clouée au sol, quand on épie le tic-tac du télégraphe, quand on voit revenir très vite un cavalier, une auto, une vedette, quand on se demande : « Qu'est-ce qu'ils vont m'annoncer? La panne, la chute, l'incendie, la mort? »

« Aussi, voyez-vous, je crois que, nous autres, nous aimons notre compagnon, notre homme, d'une tendresse plus violente, plus farouche que celle des autres femmes... Tenez. Un souvenir. C'était au moment de cette fameuse traversée des Vosges en aéroplane, Épinal-Strasbourg. Ils étaient deux rivaux en ligne : mon mari et Rémy Parnell. Ils avaient eu, simultanément, l'idée de la tentative. Mais Parnell tenait la corde. Installé à demeure à Épinal, il s'entraînait chaque jour, guettait le moment propice. Tandis que mon mari, retenu par ses affaires, ne pouvait pas résider là-bas. Il devait attendre une période de temps calme, accourir au signal de ses amis.

« Moi, je souhaitais passionnément le succès de mon Paul. C'était pour lui la gloire consacrée, la fortune définitivement relevée. L'attention du monde entier était concentrée sur cette tentative dont le caractère et la portée frappaient tous les esprits. Pourvu que Parnell ne réussît pas avant lui!

« Or, un soir, j'allais à pied à notre usine de Grenelle, afin de rejoindre mon mari, quand, croisant deux ouvriers dans la rue, j'entendis l'un qui disait à l'autre : « Parnell s'est tué. »

« Je m'arrêtai, étourdie, à croire que j'allais tomber. Vous savez si la pensée va vite. J'imaginai ce qui avait dû se passer. Cet homme avait appris la nouvelle, annoncée d'un coup de téléphone, à son garage ou son atelier. Je voulus rejoindre ces deux ouvriers, les interroger. Mais ils avaient disparu.

« Je courus donc à l'usine, où l'on me renseignerait. Mais si vous saviez les idées qui me tourbillonnaient dans la tête, pendant la route! Ah! je vous l'ai dit, on devient terrible, sauvage, enragée. J'avais épousé, si étroitement,

la cause de mon mari que, dans la première minute, j'eus un affreux mouvement de joie à savoir mon Paul délivré de son concurrent! Je ne voulais pas penser que ce jeune Parnell laissait une mère, des amis, des êtres chers dont il serait pleuré, je ne voulais pas m'apitoyer. Non, non, Paul passerait les Vosges le premier, le seul. Voilà ce qui m'importait!

« Puis, le remords me vint, d'une allégresse si féroce, si impie. Paul, lui aussi, pourrait trouver la mort dans cette traversée. Car Parnell était habile. Qui sait si je n'allais pas porter malheur à mon mari, en me réjouissant de la disparition de son rival?

« Et malgré mes craintes, mes remords, mes superstitions, malgré tout, chaque fois que sonnait dans ma mémoire la petite phrase : « Parnell s'est tué », je retrouvais dans ma poitrine cet atroce et délicieux sentiment de débarras. Je courais, en pleine rue, au point d'attirer l'attention des passants, pour échapper à l'obsession de la phrase : « Parnell s'est

tué », à l'abominable joie qu'elle éveillait en moi.

« J'arrivai enfin à l'usine. Parnell n'avait fait qu'une chute sans gravité. Il avait simplement cassé du bois. Ah! mon amie, quel soulagement tout de même! Je respirai, allégée, purifiée, libérée. J'étais heureuse de savoir que la tentative n'était pas tellement dangereuse, qu'elle n'avait pas entraîné d'accident mortel. Mais je l'étais surtout de me sentir délivrée de ma mauvaise joie, de ma cruauté impitoyable, presque criminelle... Et entraînant mon mari à l'écart, je me jetai dans ses bras. Il me semblait qu'il venait d'échapper à un grand danger... et moi à une petite infamie.

XI

AUGUSTE

— Eh bien, demandai-je à Popette, où en sont vos petites affaires de cœur? Vous avez décidé, en arrivant ici, d'épouser un homme volant. Nous sommes à la moitié de la Quinzaine. Votre choix se dessine-t-il?

Popette répliqua prestement :

— Je balance encore. Vous comprenez, ils me plaisent tous, en général, justement parce qu'ils sont aviateurs. Et chacun me plaît, en particulier, par ses qualités personnelles.

Rémy Parnell est si élégant, Lerenard est si bon, Savournin est si gai, et Barral si galant. C'est très embarrassant.

Nous nous étions assis face à la piste sur un banc improvisé : une volige posée sur deux tréteaux et recouverte avec de vieux numéros de *L'Auto*. Car le signe caractéristique d'un hangar d'aviation, c'est de manquer de sièges. La planche était flexible et Popette ne sait pas rester en place; aussi nous dansions comme bouchons sur l'eau. C'était assez désagréable et cependant nous inspirions de l'envie aux passants obligés de rester debout.

Au moment même où Popette me confiait sa perplexité, une jeune femme accosta devant nous un gentleman guêtré de cuir et coiffé de feutre. Un porte-plume et un album à la main, elle lui demandait évidemment un autographe. L'air flatté, le torse avantageux, l'homme aux guêtres signa. Aussitôt la dame plia la feuille en deux. C'était la mode, d'écraser tout vif le paraphe des aviateurs et d'examiner ensuite

les arborescences fantaisistes que l'encre fraîche avait jetées sur le papier.

Le héros de l'aventure ne m'était pas inconnu. Je dis à Popette en manière de plaisanterie :

— Voulez-vous que je vous tire d'embarras ?

— Oui.

— Épousez Monsieur Auguste.

— Qui ça, Auguste?

— Monsieur Auguste, c'est le surnom que l'on donne au brillant aviateur dont on vient d'écraser devant vous la signature. Mais c'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. Vous êtes trop jeune. Il y a une vingtaine d'années, chaque cirque avait son Monsieur Auguste. Son rôle consistait à singer maladroitement les autres. Il était vêtu d'un habit trop vaste, d'un pantalon trop court, d'un chapeau trop petit, d'une cravate trop large et de gants trop longs. Il avait le nez rouge et le toupet pointu. Prétendait-il imiter un tour d'adresse? Il le ratait. Un tour de force ? Il s'aplatissait.

Courait-il offrir la main à l'écuyère ? Il s'étalait. Par sa désopilante gaucherie, il soulignait l'habileté de ses camarades. Bref, une mouche du coche qui ne saurait même pas voler. Eh bien ! la troupe des aviateurs possède son Monsieur Auguste. Vous l'avez vu. C'est Dubisson, l'homme à l'album.

Popette remarqua :

— Mais il n'a ni vêtements trop courts, ni gants trop longs. Il est même très bien habillé.

— Évidemment, il n'a pas le costume de M. Auguste. Mais il en a la manière. J'entends qu'il imite ses concurrents d'une façon maladroite, affairée, inutile et comique. Il est de tous les meetings. Plein de zèle, il s'installe aux hangars avant tous les autres. C'est même la seule circonstance où son appareil arrive le premier... Puis la réunion s'ouvre. Chaque après-midi, M. Auguste sort son aéroplane. Il l'amarre à son hangar à grand renfort de câbles. La face inspirée, le torse en bataille, il prend place au volant. On met le moteur en marche. La

foule accourt au tintamarre. L'hélice tire si fort que, semble-t-il, l'appareil va entraîner le hangar comme un cheval emporte une voiture. C'est superbe. Alors, M. Auguste coupe l'allumage et descend, imperturbable et satisfait. La séance est terminée.

« Cependant, parfois, à la tombée du jour, il se hasarde sur la piste, en aéroplane. Il la parcourt, inlassablement, sans jamais quitter le sol. Les mauvaises langues affirment qu'il a entrepris à forfait le labourage du terrain. Il lui arrive même de varier ses exercices. Il défonce une barrière, éventre une tente ou bien pique du nez et reste la queue en l'air. Jamais personne ne l'a vu se décoller du sol.

« Et, pourtant, il garde sa confiance sereine. Quand de grands personnages visitent les hangars, il leur décrit son appareil avec une complaisance minutieuse. Il excelle à ces démonstrations au point fixe. C'est son triomphe. La foi l'illumine. Il croit vraiment que c'est arrivé. Et vous voyez qu'il distribue les autographes sans embarras ni confusion, tout comme un

roi de l'altitude ou de la distance. Pour être un homme volant, il ne lui manque que de voler.

Popette hausse les épaules et s'éloigne. Sans doute, elle m'en veut de l'avoir si longuement entretenue de ce fantoche...

Mais qui peut se flatter de connaître le cœur des femmes? Le lendemain soir, elle m'accoste, la toque agressive sur son petit front têtu :

— Vous savez, j'ai fait parler M. Chatel, et tous les autres, sur Dubisson. Eh bien, mon cher, vous avez absolument tort de le blaguer. C'est un énergique, un persévérant. S'il ne réussit pas, c'est peut-être qu'il n'a pas la veine, ou qu'il n'est pas au point. Tous les aviateurs ont passé par là. Au début, est-ce que Ravier ne tombait pas à chaque sortie? Est-ce qu'on ne se moquait pas de lui? Mais depuis qu'il a franchi les Vosges, on admire, justement, la patience qu'il a déployée dans ses essais. Qui vous dit qu'un jour votre M. Auguste ne va pas prendre son essor, étonner le monde? Vous le trouvez ridicule? Moi, je le trouve touchant.

Chaque fois que je le vois parcourir la piste, maintenant, j'ai envie de pleurer. Je voudrais l'encourager, le consoler, lui crier : « Bravo ! Hardi ! Tenez bon ! » Est-ce qu'on sait ? Un petit mot tendre, ça lui donnerait peut-être le coup d'aile...

XII

CLIENTS

— J'ai trois rendez-vous de clients ce matin, me dit Chatel. Voilà des gens qui intéresseraient votre jeune amie, M^lle^ Popette, puisqu'elle veut connaître des hommes-volants. Dommage qu'elle ne vienne que l'après-midi. Car enfin, l'acheteur d'aujourd'hui, c'est l'aviateur de demain. Il y en a, parmi ces gaillards-là, qui vont se couvrir de gloire. Ils représentent l'inconnu, la surprise. Dame, dans le tas, il faudrait choisir un peu à la devine. Mais ils

ont, sur les héros de la Quinzaine, l'avantage d'être moins recherchés, moins « en scène », et aussi d'être plus nombreux...

— Vraiment, demandai-je, en dehors des professionnels, l'amateur, le simple amateur vient à l'aéroplane ?

— Je vous crois, qu'il y vient, et terriblement. Il existe, le bon bourgeois qui s'offre un biplan comme une auto, et qui trépide, et qui en veut. Bien sûr, il y a, dans le nombre, des loufoques et des fumistes, comme partout. Mais ce ne sont pas les plus ennuyeux. D'ailleurs, vous allez voir.

Le premier client qui se présenta semblait découpé dans un catalogue de bon tailleur, tant il était verni, soigné, impeccable. Tenue de pesage, gants de renne, noble visage, barbe blonde grisonnante à point. Bref, le monsieur sérieux.

Après avoir fourni, devant un biplan, les explications d'usage, — que le gentilhomme écouta avec une attention correcte et soutenue, — Chatel indiqua le prix de l'appareil tout nu

voilure et châssis. Le noble amateur acquiesça d'un signe de tête. Le moteur était au choix du client. Chatel énuméra les différentes marques, avec leur valeur. Le monsieur sérieux choisit la plus chère. Quant aux conditions de paiement, à la commande et à la livraison, il les accepta d'un battement de paupière. Enfin, Chatel crut devoir signaler un très récent perfectionnement, qui entraînait une assez forte majoration de prix. L'impeccable client l'adopta sans balancer.

Et tandis que les deux hommes échangeaient une poignée de main et prenaient rendez-vous pour le soir même, afin de conclure l'affaire, j'admirais, par devers moi, la force de l'attrait et de la tentation. Avec quelle docilité cet homme avait-il accepté les prix et les conditions de la vente!

— Eh bien, dis-je à Chatel, bon début de journée... L'affaire est dans le sac.

Il me répondit froidement :

— On ne le reverra pas.

— Comment?

— Eh oui ! Celui pour qui rien n'est trop cher est décidé à ne rien acheter. Il accepte tout, parce qu'en fin de compte il repoussera tout. Il s'est simplement offert le luxe de voir un appareil de près et de se le faire expliquer.

Chatel fut interrompu par l'arrivée d'un deuxième client. Moins élégant que le premier, il semblait cependant confortable et cossu. Un gros industriel, sans doute. Mais j'étais en défiance. Il se recommanda d'un ami commun, refusa des explications qu'il prétendit connaître et aborda aussitôt la question de prix. Dès qu'il entendit celui de l'appareil, il leva les bras et les regards au plafond. Quoi ? Si cher ! De la toile et du bois ? Il y en avait juste pour cent francs ! Il voulut une diminution. Et les moteurs... Ils étaient donc en platine, en or, pour valoir de pareilles sommes ? Il criait comme un volé. Les conditions de vente comblèrent son indignation. Il suffoquait, littéralement. Quand il entendit parler d'une majoration possible, il crut qu'on se moquait de lui, haussa les épaules et s'en fut.

— Encore un que vous ne reverrez pas, dis-je à Chatel.

— C'est ce qui vous trompe, me répondit-il. Il a l'hameçon dans le bec. Il plonge. Mais il reviendra à la surface. S'il défend sa bourse, c'est qu'il est prêt à l'ouvrir. Le client sérieux, c'est celui qui marchande.

Je décidais en moi-même de ne plus risquer de pronostic, quand le troisième client se présenta. C'était un petit homme agité, nerveux, déjà guêtré de bandes molletières et coiffé d'un bonnet d'aviateur, bref, paré pour prendre son vol. Il s'exprimait d'une voie saccadée :

— Monsieur, voilà. Je veux absolument un aéroplane. Ma femme me traite de fou. Mes enfants se pendent à mes basques. Mais peu m'importe. Il m'en faut un. J'en perds l'appétit, le sommeil. Alors j'ai vendu mon fonds. Je suis coiffeur, monsieur. Je l'ai vendu 20.000 francs. Je les ai touchés hier. J'ai pris le train. Je vous les apporte. Vendez-moi un aéroplane.

Et, tirant son portefeuille, il brandit une liasse de bank-notes. Chatel lui demanda :

— Alors, il ne vous restera plus rien.

— Non.

— Comment vivrez-vous?

— Je ferai des exhibitions.

— Et si vous ne réussissez pas?

— Je réussirai. Prenez mes vingt mille francs et donnez-moi un aéroplane.

La casquette de Chatel dansait sur son front. C'est le signe, chez lui, d'une agitation intérieure. Je devinais un rapide combat entre sa générosité et son intérêt. Enfin il repoussa du geste la liasse que brandissait le petit homme :

— Eh non ! Monsieur, gardez votre argent. Je n'en veux pas. Il ne sera pas dit que je vous aurai mis sur la paille pour vous refiler un appareil. Vous êtes des tas à croire que l'aviation mène à la fortune, et qu'il n'y a qu'à grimper dans un aéroplane pour décrocher le gros lot. Ce n'est pas si facile que ça. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, Monsieur. Allez tailler des barbes et couper des cheveux. C'est plus sûr...

Le petit homme rempocha ses billets. Il dit sèchement :

— C'est bien. J'irai ailleurs.

Déjà il s'éloignait. Pris de pitié pour ce loufoque, je craignais qu'en effet il ne rencontrât pas ailleurs les mêmes scrupules. Choper, par exemple, n'hésiterait pas à lui vendre un appareil.

Mais à ce moment un sémillant jeune homme s'approcha de notre groupe. Et avisant le bonnet du coiffeur :

— Monsieur est sans doute aviateur? dit-il.

Et comme l'autre asquiesçait d'un geste rageur, il tira de sa poche une petite trousse, l'ouvrit :

— Alors, Monsieur, veuillez accepter ce modeste souvenir. Oh ! à titre purement gracieux. C'est de la publicité. C'est ce que nous appelons la trousse des premiers secours. Vous y trouverez le taffetas anglais pour les écorchures, coupures, déchirures. La gaze salolée pour les plaies plus profondes. Des sels pour prévenir l'évanouissement. La pince pour extir-

per des chairs les éclats de bois. Un peu de sublimé pour éviter l'infection, car de la terre dans une blessure suffit à développer la gangrène...

Je crois que ce discours, complétant celui de Chatel, acheva de décourager le petit coiffeur. Car il accepta « les premiers secours » de l'air glacé d'un monsieur résolu à n'en avoir jamais besoin. Cependant le gracieux jeune homme, lancé, poursuivait :

— Et si Monsieur est content de notre trousse après son premier accident, Monsieur voudra bien se souvenir de notre maison...

XIII

LA PETITE VILLE

Popette, la lèvre grave et le menton tendu, examine les cartes postales illustrées, à l'éventaire d'un de ces kiosques pimpants qui éclosent parmi des verdures à l'ombre des tribunes.

Une vraie petite ville a poussé là. Elle a son bureau de poste, de télégraphe et de téléphone, son marchand de tabac, sa fleuriste et son libraire. Rien n'y manque : ni la chambre noire où développer les photographies, ni même le coiffeur de Paris. Des buvettes l'égayent. Une

infirmerie la protège de sa croix de Genève. Et les salons du comité de la Quinzaine représentent la demeure officielle, la maison de ville de cette cité en miniature.

Elle est si bien au point, cette cité, si complète, vivante, qu'elle semble avoir toujours existé et qu'on ne peut pas croire à sa mort subite et prochaine. Pourtant, dans cinq jours, la fête s'achèvera brusquement un soir, et la petite ville aura vécu...

Peut-être ce mélancolique avertissement a-t-il poussé Popette vers ces portraits d'aviateurs exposés en cartes postales. Peut-être lui a-t-il suggéré de contempler d'ensemble ces figures notoires parmi lesquelles elle a souhaité de faire un choix qui devient pressant.

D'un doigt léger, elle feuillette les volets mobiles qui supportent les paquets de cartes. Ici, le portrait fait médaillon dans un coin, à la façon d'un timbre. Là, le héros s'est laissé prendre au volant de direction. Ailleurs, l'objectif l'a surpris debout parmi les haubans de l'armature.

Et Popette fait comparaître tous ces muets témoins avant de porter un jugement définitif. Qui sait si la physionomie ainsi prise au vol, instantanément, puis fixée à jamais, ne révèle et ne trahit pas mieux la nature d'un être que ne saurait le faire cet être lui-même? Au lieu de se fier à la réalité, dans le prestige de la vie et parmi l'enthousiasme de la foule, qui sait s'il ne vaut pas mieux choisir sur cette carte d'échantillons?

Puis l'éventaire fournit à Popette des appréciations nouvelles. Au nombre des cartes vendues, elle mesure la vogue de chaque aviateur. Plus le paquet est mince, plus la demande est forte, plus le héros est célèbre. Et que de jugements, portés dans l'emballement de la course, se trouvent ainsi rectifiés par le bon sens et la sagesse réfléchie de l'acheteur!

Enfin, l'attentive inspection des cartes illustrées révèle à Popette un grand nombre de visages et de noms inconnus : des aviateurs, pourtant engagés dans la Quinzaine, mais

qu'elle n'a jamais vus, dont elle n'a même jamais entendu parler. Peut-être y a-t-il là un héros ignoré, qui va surgir, qui mérite la bienveillance et l'encouragement de Popette ?

Déjà elle brûle d'être renseignée. Justement, une troupe jeune et gaie approche de l'éventaire et salue Popette. Ce sont des ingénieurs d'hier, des aviateurs de demain, tous ardents, passionnés pour la science nouvelle et trépidant de prendre leur vol. Dans ce milieu-là, Popette est populaire, depuis dix jours qu'on la voit sur la piste aux côtés de Chatel et de ses amis. Sans tarder, elle interroge. Quels sont ces illustres inconnus ? Et toute la bande aussitôt de s'esbaudir. Puis on s'explique.

En effet, le Belge Treuben est bien engagé dans le meeting et pourtant on ne l'a jamais vu. Parbleu ! voilà dix jours qu'il n'est pas sorti de son hangar. Et pour cause. S'il quittait cet asile inviolable, deux huissiers, qui le guettent à la porte, le saisiraient aussitôt... S'il avait le malheur de s'envoler, ils le happeraient comme une araignée prend une mouche.

En effet, Sarigue est engagé et pourtant on ne le voit point. C'est bien simple. Cet homme éternellement hésitant passe d'une marque à l'autre sans se fixer jamais. Il a toujours le derrière entre deux appareils. Quand le meeting arrive, il a vendu l'un et ne sait pas encore conduire l'autre.

Et la verve des jeunes gens se donne carrière devant les petits portraits comme devant un jeu de massacre. C'est à qui placera son mot, décochera sa pointe. Ah ! oui, nous sommes bien dans une petite ville, où l'on vit trop les uns sur les autres, où l'on ne s'ignore point assez, où l'air s'intoxique comme dans une chambrée trop étroite et trop nombreuse, devient une sorte de bouillon de culture où se développent la médisance et le commérage.

On parle sans s'assurer même de la véracité de ses dires. On dénonce le pilote qui cherche dans des piqûres d'éther un stimulant devenu un besoin. On raille celui qu'un trac incoercible cloue à son siège au moment de l'essor. On blâme la cupidité de celui qui vendrait

sa chance, s'effacerait volontairement devant un rival, pour un peu d'argent. On conspue celui qui s'envole seulement au crépuscule, en chauve-souris, et près du sol à le toucher.

L'épigramme n'épargne personne. Le flot monte toujours. Et c'est comme une gargouille qui dégorgerait tous ces ragots, tous ces potins, tous ces propos pourris...

Popette écoute, effarée. Tous ses beaux projets en sont ébranlés, presque déracinés. Quoi ? Les aviateurs sont donc des hommes comme les autres ? Il lui faudra donc abandonner toutes ses illusions, tous ses rêves? Et une grosse envie de pleurer lui pique la paupière et lui noue la gorge.

Mais le ronflement d'un moteur éclate. Tout le soleil dans ses toiles, un aéroplane apparaît au-dessus des tribunes. D'un vol ardent, capricieux, joli, il évolue, papillonne, brode l'air, dessine en bas de la robe du ciel une dentelle audacieuse. Et soudain tous les fronts se sont levés, toutes les lèvres se sont closes.

Allons, ne pleurez pas, petite Popette. C'est

la vie. C'est toute la vie. A ras de terre grouillent les ridicules, les bassesses, les travers et les vices. Mais soudain le regard s'élève et la pensée s'épure. C'est qu'au-dessus de la faiblesse humaine l'idée passe, l'œuvre plane, comme un étendard qui vole...

XIV

UN APOTRE

Nul n'ignore que M. Quatrepin est un des pères de l'aviation. Car la jeune science, pareille à certaines petites filles poussées dans des milieux de mœurs faciles, la jeune science a plusieurs papas. Ils sont tout un petit groupe à pincer le menton de l'enfant, à caresser ses beaux cheveux flottant au vent, à contempler sa petite face fière, à murmurer d'un air profond et satisfait : « Tout de même, voilà mon œuvre... Comme elle me ressemble ! » Et ils

ont raison. Peu ou prou, ils ont tous collaboré à sa conception, ils lui ont donné la vie. Seulement chacun se croit le seul.

Popette fondait un grand espoir sur l'entretien qu'on lui avait ménagé avec M. Quatrepin. Elle attendait ses paroles comme un cordial. Elle en avait besoin. Depuis quelques jours, sa foi dans les aviateurs fléchissait. Lucien Chatel s'était exprimé devant elle sur ces messieurs avec amertume et sévérité, à certaines heures où les choses n'allaient point à son gré du côté des clients, du côté des appareils ou du côté de son estomac qu'il avait délicat.

Et plus récemment encore, en présence de Popette, une bande de jeunes ingénieurs — des fervents, cependant — ne s'étaient-ils pas offert la tête des héros, devant leurs cartes postales, dévoilant à l'envi leurs ridicules, leurs travers et leurs faiblesses?

Et Popette en arrivait à se demander si ces aviateurs n'étaient pas des hommes comme les autres, si l'engouement de la foule, après les avoir portés aux nues, ne les laisserait pas bien-

tôt choir, enfin si elle ne s'était pas trompée en cherchant un compagnon de vie uniquement dans leur petite pléiade. Elle doutait. Elle avait besoin d'être rassurée, réconfortée. Aussi avait-elle hâte d'entendre M. Quatrepin. Pour elle, un apôtre était en même temps un prophète. L'homme qui avait aidé l'aviation à naître ne devait rien ignorer de ses destinées. Il raffermirait sa confiance, son enthousiasme, sa foi dans l'avenir.

On lui présenta M. Quatrepin au pesage, où il n'apparut qu'aux derniers jours du meeting. Il promenait dans la foule sa haute taille, son profil accidenté de Don Quichotte, et un certain air rêveur, distrait, détaché des joies de ce monde. Cependant, comme il avait la vue et l'oreilles fines, il était bien obligé de saisir les regards de curiosité qui s'allumaient à son passage, les coups de coude que des gens s'envoyaient en l'apercevant, le chuchotis flatteur : « Quatrepin... Quatrepin... C'est M. Quatrepin ». Mais il respirait cet encens d'une narine désabusée.

Popette lui tourna d'une voix émue, preste, cahotée, comme si elle l'improvisait, le petit compliment qu'elle avait mûrement médité. Elle lui montra qu'elle n'ignorait rien du grand rôle qu'il avait joué, de ses essais personnels aux temps héroïques, des prix qu'il avait fondés, de la société aérienne dont il avait jeté les bases, des conférences où il avait éclairé l'opinion.

Il écouta les yeux à demi clos, en protestant du geste avec modestie. Il se défendit d'avoir pris vraiment une part si considérable au développement de la science nouvelle. Non, non. Il ne fallait rien exagérer. Puis, peu à peu — car ce galant homme était timide — il s'apprivoisa. Il s'émut aux souvenirs lointains, concéda qu'en effet il avait beaucoup travaillé, beaucoup agi. Il avoua que sans ses essais, sans ses prix, sans ses conférences, sans sa ligue, l'aviation n'aurait pas encore pris son essor.

Puis, afin de donner plus de solidité aux connaissances vraiment un peu superficielles de Popette, il tint à préciser le rôle de ses rivaux.

Rondement, sans aigreur, il montra le but que chacun s'était proposé d'atteindre. Un bout de ruban, une chaire, une présidence, une notoriété profitable. Ainsi, d'un coup d'épaule bon enfant, il les jetait bas, les uns après les autres.

Et Popette ne pouvait s'empêcher d'admirer combien cet homme devait aimer son œuvre. Non seulement pour elle il avait risqué sa vie, donné son argent, sacrifié son temps. Mais encore il la couvrait d'une passion si jalouse qu'il immolait froidement à coups de pointes quiconque tentait de lui porter ombrage auprès d'elle... D'un grand élan, la jeune fille s'écria :

— Ah! comme on sent que vous l'adorez, votre aviation! N'est-ce pas, que c'est une belle et grande chose?

Il s'arrêta, la regarda de haut, dressant sa fière silhouette :

— L'aviation? Mais elle est flambée. Elle est cuite. Elle est morte. L'aviation? Elle n'existe plus. Ces jeunes gens ne feront guère mieux qu'ils ne font. Ils iront un peu plus haut, un peu plus vite, un peu plus loin. Et puis? Ce sera

tout. Les meetings sont trop nombreux, trop serrés. D'ici peu ils mourront d'étouffement. Les courses d'aéroplanes disparaîtront comme les courses d'autos. Mais au lieu de vivre dix ans, elles vivront deux ans. Quant aux appareils, ils ne peuvent plus s'améliorer. Nous nous sommes trompés de route. Nous nous sommes engagés dans une impasse. Nous n'avancerons plus.

Et Quatrepin, à grand renfort de termes techniques, démontra à Popette abasourdie que des aéroplanes incapables de voler sans marcher vite sont condamnés à mort. L'emploi de tels appareils retarderait les progrès de l'aviation. Car on s'efforcerait de les perfectionner, au lieu de chercher l'aéroplane de l'avenir, celui qui se soutiendra sans avancer. De même que le sphérique a retardé la cause aérienne, parce qu'on a cherché à le diriger au lieu de travailler tout droit au plus lourd que l'air.

Et Popette se demandait si elle était bien éveillée. Quoi? C'était donc là cet apôtre? Voilà qu'il reniait sa foi. Un mécompte l'avait donc

découragé? Son zèle restait-il donc désormais sans emploi? Mais Quatrepin concluait :

— Non, voyez-vous, mademoiselle, il y a mieux à faire qu'à consacrer sa vie, ses efforts, son argent, à des cerfs-volants à hélice. Bien des questions autrement graves nous requièrent. Tenez. La repopulation. A la bonne heure! Voilà un problème!...

Ainsi, le vent avait tourné. Quatrepin s'orientait vers de nouveaux horizons. Et Popette, qui cherchait à renforcer près d'un apôtre sa foi dans l'aviation, vit le moment où il allait l'enrôler parmi les disciples actifs de la repopulation.

XV

LE VENT

Le chef de l'État s'est assis dans son fauteuil doré, au premier rang des tribunes. A ses côtés s'alignent ses ministres et les grands prêtres de la quinzaine. Derrière lui s'entasse et se presse la foule de ses invités et des personnalités régionales. Mais les visages, au lieu de briller de joie et de curiosité, expriment l'angoisse, la désolation ou l'ironie. C'est qu'il souffle un vent à ne pas mettre un aéroplane dehors. C'est qu'on est menacé de ce scanda-

leux désastre : le Président et sa suite attirés en Anjou pour contempler une plaine vide.

Ah ! le vent, le vent détesté, voilà l'ennemi, voilà l'empêcheur de voler en rond. On voudrait pouvoir l'arrêter, l'emprisonner, l'abattre comme un fauve échappé de sa cage. Mais il se rit des haines et des menaces.

Dans l'impossibilité de le vaincre, n'a-t-on pas été, au cours de précédents petits meetings, jusqu'à tenter de ruser avec lui ? Que ne ferait-on pas, pour décider les aviateurs à s'envoler? N'a-t-on pas vu les organisateurs d'une réunion, dans une ville maritime, truquer les dépêches du sémaphore pour diminuer, au moins sur le papier, la vitesse du vent? N'en a-t-on pas vu d'autres coudre des balles de plomb au bas des oriflammes afin de les faire pendre au long des mâts dans la bourrasque comme par un temps calme? Ailleurs, n'a-t-on pas remplacé les étendards d'étoffe par des drapeaux de zinc, afin qu'ils restent impassibles dans la tempête? Ailleurs encore, désespéré de ne pouvoir vaincre la répugnance des aviateurs à partir

dans la rafale, un commissaire ne s'écria-t-il pas, tout en crispant sa main à son chapeau qui menaçait de s'envoler : « Mais enfin, messieurs, il ne fait pas de vent ! »

Mais, à la grande Quinzaine d'Anjou, les dirigeants ne se laissent point entraîner à de si regrettables aberrations. Non. Leur désespoir est morne et vaste comme la plaine qui s'étend sous leurs yeux. Ils attendent. Ils attendent un miracle. L'accalmie brusque, un bon mouvement de la Nature, soudain fléchie par l'auguste présence du Président. Ou bien le sauveur prodigieux qui bravera la tempête et métamorphosera la déroute en triomphe...

Popette, dans une tribune voisine des gradins officiels, attend aussi, le menton haut, la frimousse aux aguets. Sa maman, à côté d'elle, en a lâché son tricot de grosse laine grise. C'est que toute la foule communie dans la consternation. La piste va-t-elle rester vide pour la première fois, juste cet après-midi de gala ?

Et soudain un frémissement passe sur les tribunes. Là-bas, devant les hangars, on vient

de sortir un appareil. Puis, d'un ton de ferveur, d'action de grâce, du ton dont les naufragés crient : « Terre ! » on prononce un nom : Rémy Parnell...

Comme un lutteur qui jette son gros gant dans la foule, le vent a lancé sa bourrasque à la face des aviateurs. Seul, Rémy Parnell a relevé le défi.

C'est bien une lutte qu'il accepte. A peine a-t-il quitté le sol, qu'on a le sentiment de voir deux ennemis sauvagement aux prises. Chacun veut réduire l'autre à merci. L'aéroplane roule, tangue, sous des assauts formidables. Ses toiles se tendent à craquer. Ses haubans résonnent de la fureur du vent. Et cependant, il avance, il monte.

Le spectacle est unique. Les autres jours de la Quinzaine, on voyait l'homme vaincre l'inertie de la nature. Aujourd'hui, il triomphe de son hostilité. Le marin sur la mer démontée, l'explorateur aux pays de glace ou de feu, n'affrontent pas, par des moyens si nouveaux, un péril si continu. En ce pilote, tout la silhouette

tenace se découpe sur la déroute des nuages, toutes les bravoures s'ajoutent. C'est toujours la lutte éternelle entre l'homme et l'élément, mais dans sa splendeur complète, absolue.

On ne cesse pas de se demander si l'audacieux ne va pas être rejeté, précipité sur le sol. Ni l'angoisse, ni la tempête ne s'apaisent un instant. On a plus peur pour lui que lui-même. Popette, le cœur serré, voudrait s'enfuir, ne plus assister à l'admirable folie. Et cependant, ses regards ne peuvent pas quitter le frêle oiseau blanc qui s'élève dans la rafale.

Ah ! qu'ils sont loin, qu'ils sont oubliés, tous ces ragots de hangars, tous ces potins de petite ville qui commençaient à la troubler ! Comme elle s'est vite envolée d'un grand souffle, cette poussière de désillusions qu'avait soulevée sa curiosité ! Quoi ? L'inventeur qui conçut l'appareil est grossier ? Le constructeur qui le vend est cupide ? L'apôtre qui le prône est vaniteux ? C'est possible. C'est possible... Mais

qu'importe, puisque leur œuvre vole dans la tempête!

Et maintenant Popette est presque tentée de bénir le vent, le rude vent qui lui éclaircit l'esprit comme il balaie la plaine et nettoie l'horizon. Le vent qui l'exalte, le vent qui la soulève au-dessus des travers et des faiblesses de ceux qu'elle a voulu connaître. Le vent qui purifie, le vent qui emporte les pailles et qui laisse la graine. Le vent qui avive les choses comme un coup de lime, leur enlève les scories de surface et révèle leur éclat profond. Les petits défauts de Rémy Parnell disparaissent. Mais ses qualités étincellent.

Son audace, sa ténacité, son sang-froid, Popette ne les a jamais si bien dégagés, compris, estimés, qu'en ce moment, dans la rafale, parmi l'angoisse haletante de la foule. Le vent l'a désigné, le vent l'a choisi entre tous, l'a élu. Maintenant qu'à hauteur des nuages il domine l'ouragan, il lui apparaît comme le héros unique, une statue idéale qui aurait pour socle la tempête.

Et quand, coupant l'allumage, Rémy Parnell fond en vol plané vers les tribunes, parmi l'enthousiasme, la gratitude, le délire universels, il semble à Popette qu'il lui descend dans le cœur...

XVI

LE DERNIER REPAS

Popette a gardé du festin ce souvenir indécis et charmé que laisse une ivresse légère. Dans sa mémoire, le décor lui-même reste brillant et flou. Que de lumières! Un rang de grosses perles électriques festonne le fronton du velum tendu sur le buffet. Des petits abat-jour de toutes les couleurs fleurissent les tables. Et quelle foule aussi! Au dernier jour de la Quinzaine, tous ses fervents ont tenu à en célébrer l'éclatant succès. Par groupes sympa-

thiques, ils se sont réunis pour ce suprême repas. Et c'est une ruée vers les gérants affolés, un mascaret de dîneurs que dominent les plats portés à bras levés par les garçons.

Du diable si Popette parvient à se rappeler le nom de tous les convives attablés avec elle. Heureusement qu'elle a fait circuler son menu, avec prière de signer à la ronde. Au besoin, ce document rafraîchira ses souvenirs... Le certain, c'est que Lucien Chatel avait invité là ses pilotes et ses amis. Qui donc Popette avait-elle à sa gauche? Un monsieur qui écrit dans les journaux. Elle revoit bien sa figure. Impossible de mettre un nom dessus. Et pourtant, elle ne connaît que ça. Oh ! par exemple, elle sait bien qu'elle avait Rémy Parnell à sa droite. Elle a déployé assez de ruses et de diplomatie pour s'assurer ce voisin-là !

Tout de suite, la musique s'en est mêlée. Les tziganes étaient de la fête. Ah ! ces valses qui vous câlinent, qui vous emportent, ces violons qui vous jouent sur les nerfs... Il n'en fallait pas plus à Popette pour perdre un brin

la tête. Pas besoin du mousseux vin d'Anjou, si léger, si cordial qu'on le boit comme on respire.

Très vite aussi, l'atmosphère s'est échauffée jusqu'à l'enthousiasme. On accueille chaque pilote glorieux par des ovations. Quand paraît Ravier, le héros de la traversée des Vosges, qui traîne la jambe et porte le bras en écharpe depuis un accident récent, toute la foule se lève, les serviettes s'agitent et les tziganes attaquent *La Marseillaise*. Et quand, à son tour, Rémy Parnell gagne sa place, salué par la même musique et par le même délire, Popette, grimpée sur sa chaise, voudrait crier bien haut : « C'est lui que j'ai choisi... »

Mais sait-il qu'elle l'a choisi? Voilà ce que Popette se demandait quand, dans la chaude rumeur, Rémy Parnell s'est assis à ses côtés. Il y a si peu de temps qu'elle l'a élu entre tous, le jour où, devant le chef de l'État, il a volé seul dans le vent, le jour du Président, ainsi que le désigne Popette lorsqu'elle songe à cette date mémorable.

Mais elle n'ignore pas la mystérieuse contagion de l'amour. La tendresse monte, comme un parfum, de celle qui l'éprouve vers celui qui l'inspire. On aime, bien souvent, ce dont on est aimé. Une femme, même sans se départir de sa réserve ni de sa modestie, peut, à d'imperceptibles signes, laisser deviner sa préférence et, par là, plaire à qui lui plaît.

Malgré ses allures crânes et délurées, Popette est femme, très femme. Elle met jusqu'à ses travers au service de sa séduction. Ainsi, sa voix trop rapide et trop preste paraît tendre dès qu'elle se ralentit. On dirait alors que ses paroles viennent de plus loin, d'une source plus profonde, qu'elles montent du cœur.

Popette n'est même pas bien sûre de n'avoir pas mis la jalousie dans son jeu. Barral, le pilote de dirigeable, la courtise assidûment. Peut-être, au début du fameux dîner, a-t-elle encouragé la galanterie de cet aéronaute infortuné pour exciter celle de son favori.

Toujours est-il que l'entretien, d'abord un

peu épars et confus, s'est soudain affermi et concentré. Là, les souvenirs de Popette sont très précis. Quelqu'un — c'était justement ce monsieur qui écrit dans les journaux et dont le nom lui échappe — quelqu'un a proposé aux aviateurs cette question : « A quoi pensez-vous en plein vol? » A quoi s'occupait leur esprit, pendant les heures entières où ils tournaient loin de terre au-dessus de la piste?

Là-dessus, chacun des intéressés de donner son sentiment. Pajou déclara qu'il écoutait uniquement son moteur. Lerenard guettait les mouchoirs que ses amis étendaient sur l'herbe, au pied d'un pilône, pour lui signaler le nombre de tours accomplis. Savournin avoua gaîment qu'il ne pensait à rien. Piéril luttait contre la fatigue en chantant et en supputant les bénéfices de ses victoires. Barral se reconnut des pensées vagues, isolées, qui défilaient dans son esprit comme des nuées dans le ciel, imprévues et disparates de couleur et de forme, depuis les plus nobles soucis jusqu'aux plus triviales préoccupations.

Et c'est alors que Rémy Parnell, se penchant vers Popette, lui a soufflé tout bas le mot qu'elle attendait :

— Maintenant je pense à vous...

Elle revoit le moment où il a prononcé la phrase espérée. Sa mémoire a cliché le site que contemplaient ses yeux. La plaine envahie par la nuit, une usine dont les lumières scintillaient comme celles d'une ville allongée sur une rive lointaine, de rares feux d'autos qui naviguaient, cahotantes, dans l'immensité grise. Une vision de casino, le soir, au bord de la mer.

Ensuite?... Ensuite, les souvenirs de Popette se noient dans une brume heureuse. Il lui semble bien que Rémy Parnell lui a offert de l'emmener comme passagère, une fois la Quinzaine achevée. Même qu'un paternel ami l'a avertie : « Faites attention, Popette : le plus dangereux, dans cette aventure-là, c'est que vous devrez montrer vos jambes pour grimper dans l'appareil. »

A quoi Popette croit avoir répondu : « Ça m'est égal, elles sont bien faites. »

Mais le vin d'Anjou, la musique, l'enthousiasme, l'amour, la victoire, ont troublé la mémoire de Popette. Elle n'est plus bien sûre de cette fin de repas. Et elle en arrive à douter du commencement. Le bonheur est si rare, que l'on craint de rêver dès qu'on se sent heureux.

XVII

L'ESSOR

La veille, la Quinzaine s'était achevée dans une apothéose.

A la fin de la soirée, au buffet, Popette, très excitée, m'avait pris à part. Rémy Parnell lui avait promis de l'emmener comme passagère, avant que ses appareils ne fussent démontés. Transportée d'orgueil et de joie, elle m'avait invité à contempler son triomphe. Elle me devait de connaître les aviateurs. Je ne pouvais donc pas faire moins que d'assister,

en manière de parrain, à son baptême de l'air. Et c'est ainsi qu'arrivé le premier au rendez-vous, j'errais le matin au long des hangars, devant la piste désertée.

Les tribunes, la plaine, tout était vide, tout exhalait cette mélancolie des sites naguère animés et d'où la vie s'est retirée. Plus de gardiens ni de sentinelles devant les issues. Et on en venait à les regretter, comme le prisonnier, dit-on, regrette sa cellule.

Pauvre piste, désormais historique, témoin de tant de hauts faits... Bientôt les paysans laboureraient leurs terres reconquises. Ils allaient retrouver des débris d'appareils dans les herbages : pales d'hélices, petites roues porteuses, lambeaux de toile. Les garderaient-ils pieusement, comme autant de souvenirs du pacifique champ de bataille? Ah ! sans doute ils ne partageaient pas le fétichisme des fervents d'aviation. N'avais-je pas vu de belles dames, dans l'ombre d'un hangar, découper un morceau de « surface » où Piéril avait laissé le sang d'une égratignure? Des Américains n'avaient-ils pas

offert deux mille dollars de la canne de Ravière, une canne taillée dans la hampe du drapeau qui l'avait accompagné dans sa traversée des Vosges?

Mais Popette sautait du landau qui l'avait amenée de la ville avec sa mère et son frère Loulou. Elle avait tenu à ce qu'une certaine solennité présidât à son essor.

Très vite, je m'aperçus que l'événement lui semblait mondial. Elle s'attendait à ce que la terre tremblât de la quitter, à ce que le ciel s'illuminât de la recevoir. Au surplus — et c'était d'une crânerie charmante — nulle appréhension du danger. Elle était toute à la gloire de son prochain exploit et aussi à la joie de l'accomplir aux côtés de Rémy Parnell.

Elle ne me cacha d'ailleurs pas ses progrès sensibles dans la conquête de l'heureux élu. Au dîner de la veille, il lui avait clairement laissé entendre qu'il la payait de retour. Mais l'idylle s'achèverait-elle avec la Quinzaine, ou bien serait-elle le premier chapitre d'un heureux roman? Il y a de ces galants, au cœur de

papillon, qui tournent des compliments à leur voisine de table et qui les oublient, dès le rince-bouche. Au fond, la pauvrette en tremblait d'angoisse. Je crus devoir la rassurer. Alors elle me répliqua prestement, avec l'aplomb de l'ignorance :

— Oh ! avec les hommes, on ne sait jamais.

Notre promenade au long des hangars nous ramena devant le landau. La maman de Popette n'en était pas descendue. Elle semblait au comble de l'effarement. Non seulement sa fille l'avait entraînée à la Quinzaine, l'avait condamnée à tricoter pendant deux semaines dans le courant d'air des tribunes, mais voilà que la folle s'avisait de couronner l'aventure en montant en aéroplane ! Elle levait vers le ciel ses petits bras courts :

— Ah ! ces enfants...

Quant au jeune Loulou, il rayonnait en reflet de la gloire fraternelle. Avoir une sœur aviatrice, c'est presque être aviateur. Et son regard interrogeait le hangar des « Victorine » où dormait l'appareil de Rémy Parnell. Son

oreille épiait le bruit de la voiturette du héros. Mais les façades de bois restaient closes et l'air calme ne retentissait que de rares coups de marteau.

L'élégant pilote aurait-il oublié sa promesse? Impossible. Ou bien aurait-il renoncé à la tenir? Il en aurait averti. Popette commençait à trépider.

— Sûrement, me dit-elle, il va arriver quelque chose, un contretemps, un empêchement. Vous verrez que je ne monterai pas.

Son impatience et son désir étaient si vifs qu'elle imaginait la nature et le destin ligués contre elle, suscitant un cataclysme pour empêcher Popette de monter en aéroplane.

Déjà, du fond de son landau, la maman de Popette parlait de s'en retourner à la ville où l'attendait la corvée des malles à remplir. Le mobile visage de Loulou exprimait la plus âpre désillusion. Mais la voiturette de Rémy Parnell surgit sur la piste.

Popette courut à lui. Il la salua, puis au lieu de se diriger droit vers les hangars, il l'en-

traîna au large. Ils avançaient lentement, au hasard, à travers les prés. De loin, je ne distinguais pas leur mimique. Mais l'entretien semblait à la fois animé et cordial. Rémy Parnell s'excusait-il de son retard près de Popette ? L'armait-il de suprêmes recommandations ? Près du landau, nous agitions ces hypothèses.

Et tout à coup, retroussant sa jupe comme si elle s'apercevait seulement alors que l'herbe était trempée de rosée, Popette piqua droit sur nous. Elle exultait, elle éclatait, elle était lumineuse de bonheur. Et elle nous cria d'une voix de triomphe :

— Je ne monte pas!... Je ne monte pas en aéroplane!

Perdait-elle la tête? Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous dites ?

Elle passa rapidement sa langue sur ses lèvres, selon sa coutume au moment des déclarations capitales. Et, haletante de joie et d'émotion :

— Eh bien, voilà... Rémy Parnell est décidé... Moi aussi. Il va demander ma main à

maman. Seulement, il refuse de m'emmener en aéroplane. Quand j'étais une petite personne quelconque, ça lui était bien égal. Mais maintenant que je vais devenir sa femme, vous comprenez, il ne veut pas que je me casse quelque chose!

Admirant comme il convient cette logique de mari, je félicitai Popette, puis sa maman, qui, répandue dans son landau et levant les bras au ciel, dépassait les sommets de l'effarement :

— Ah! ces enfants...

Loulou trahissait une joie mêlée d'amertume. Il ne verrait pas planer sa sœur... Je le consolai en affirmant que son beau-frère ne pourrait pas lui refuser de l'emmener lui-même un jour.

Seule, Popette ne regrettait rien. N'allait-elle pas, tout de même, prendre un radieux essor? Que de fois, pendant la triomphale Quinzaine, les envolées des grands oiseaux blancs m'avaient paru à l'image de l'aventure amoureuse!... Les unes sont brèves comme des caprices et ne

s'arrachent à la terre que pour y retomber. D'autres durent un peu plus, mais dans la lutte et la difficulté. D'autres, enfin, les plus rares, règnent en plein ciel, d'une allure égale et forte, d'une course qui ne fléchit point, et s'achèvent seulement quand le cœur qui les anime a cessé de battre...

LES AILES DE FLAMME

LES AILES DE FLAMME

I

D'une courte lancée, l'aéroplane prit son vol. Et, tout de suite remise du premier émoi, Claire, assise sur le siège étroit près de Lucien Chatel, goûta les délices de la sensation inconnue. Adieu les cahots du chemin, la trépidation du rail, le tangage et le roulis de la mer, le clapotis du fleuve. La fuite même du patin sur la glace apparaissait rude et grossière à côté de la course aérienne. Surpris et dompté par la brusque attaque des ailes étendues, l'air devenait l'es-

clave le plus sûr. Et il emportait l'énorme engin, d'une allure plane et tendue, sur les routes innombrables du ciel. Pénétrée de confiance, de bien-être et d'orgueil, Claire aurait voulu crier sa joie d'échapper à la terre.

Elle se sentait affranchie. Et cette allégresse d'évasion se confondait en elle avec la certitude d'échapper à l'homme odieux dont elle avait dû, pendant cinq années, porter le nom. La loi même lui rendait la liberté reconquise en fait, rompait la dernière chaîne par un jugement de divorce en sa faveur. Libre, libre, elle était libre! Et l'essor en plein azur symbolisait sa délivrance. Il lui semblait se porter au-devant de la vie, marcher dans l'avenir.

L'avenir... Pour elle, il était aux mains de celui-là même qui l'entraînait d'un si prodigieux essor. Elle allait oublier le mauvais rêve, recommencer sa vie aux côtés du cher compagnon d'adolescence enfin retrouvé. Elle serait sa femme... Elle contempla, sous le léger feutre rabattu que ses portraits, depuis un an, avaient rendu légendaire, ses yeux pleins d'espace et

son profil tenace. Chaque fois qu'elle criait d'un mot son ravissement, il s'éclairait d'un joli sourire, juvénile et charmant. Elle songea : « Tout me plaît de lui. » Le grand volant d'acajou prenait, sous ses doigts nerveux, une majesté de sceptre. N'était-il pas le jeune souverain reconnu, acclamé, du royaume de l'air, sur ce char triomphal qu'il semblait conduire vers quelque apothéose? Ah! comme elle l'aimait, comme elle l'aimait!...

Il s'élevait en décrivant au-dessus du champ d'essor une large spirale. En se penchant, Claire distinguait les toits de verre des ateliers Chatel scintillants au soleil et les frondaisons du Bois de Vincennes, répandu comme un géant tapis de mousse. Ils montaient toujours. Le calme grandissait à ces hauteurs. On n'entendait plus que le bruissement soyeux de l'hélice et, de temps en temps, quelque écho de la vie, la trompe d'une auto, le coup de feu d'une fête foraine, un aboiement de chien... Et de réaliser ainsi le rêve le plus ancien des hommes, d'échapper aux lois de la nature et aux rumeurs

de la terre, de monter en spire glorieuse vers l'infini bleu, dans cet air de cristal et d'or, parmi cette paix solennelle, de se sentir seule aux côtés de l'être adoré, le jour même où elle pouvait se promettre à lui, c'étaient pour Claire des fiançailles inouïes, éperdues, en plein ciel.

Au moment où ils touchaient le sol, la foule, débordant ses barrières, accourue de toutes parts, les entoura, dans une clameur confuse, d'un cercle de mains tendues, d'objectifs braqués, de bouches ouvertes, de fronts levés. Et soudain, parmi tous ces visages, Claire ne vit plus qu'un visage : celui de Villeret, son ancien mari...

Elle frissonna. Ses pires souvenirs se dressaient devant elle. Derrière cette barbe lisse et correcte, elle devinait la mâchoire de squale, énorme, mauvaise, pleine d'injures. Elle savait comme ces yeux caressants s'embuaient vite de haine et se chargeaient de cruauté, comme la voix mielleuse s'aigrissait vite.

Avait-elle souffert avant de le démasquer! On le lui avait présenté comme un ingénieur écouté, un administrateur de grandes sociétés industrielles. Et elle lui avait découvert peu à peu, mais trop tard, tout un passé d'expédients, ballotté des mines du Cap à celles du Caucase, en cent entreprises louches, à la recherche de l'argent nécessaire à ses vices. Marié, il avait continué de glisser sur la pente, jusqu'à la chute : une vilaine histoire de poudre d'or mêlée à du sable, pour fausser le rendement aurifère d'un gisement africain. Ce jour-là, Claire dut acheter de sa fortune le silence des dupes de son mari.

Sans doute, si Villeret n'avait été qu'un pauvre être désarmé contre la tentation, lui eût-elle continué son aide, par pitié. Mais il était aussi brutal que lâche, aussi jaloux que débauché, aussi cruel que fourbe, et sans qu'un peu d'amour excusât ses violences. Au lendemain du scandale, elle s'était séparée de lui, résolue à gagner sa vie. Elle dessinait avec un goût très vif. Elle aimait surtout à peindre les

oiseaux. Elle composa donc des tableautins de genre qui, peu à peu, trouvaient preneur. Villeret la relançait. Le plus souvent, sa mise était sordide. Parfois, il était impeccable et magnifique. Il la pressait de reprendre la vie commune. Elle ne démêlait pas dans quelle mesure la jalousie, la misère, un obscur besoin de tyrannie le poussaient à ces tentatives. Mais elle refusait obstinément, s'en débarrassait avec quelque argent.

Cette vie ambiguë durait depuis un an, lorsque Claire retrouva Lucien Chatel. Ils s'étaient connus, aimés, dans l'adolescence. Mais il ne pouvait pas être question de mariage entre eux. Unit-on des enfants de même âge, surtout quand leurs fortunes sont inégales? On lui avait préféré Villeret. Seulement, ces puériles amours sont pareilles à ces initiales gravées dans l'écorce des jeunes arbres. Les années, loin de les effacer, élargissent et creusent leur trace. Et quand, déjà célèbre avant la trentaine, Lucien retrouva [illegible]ire seule et malheureuse, ils s'aperçurent

que leur cœur n'avait pas changé. Leur vie reprit où ils l'avaient laissée...

Dès lors, Chatel supplia sans cesse son amie de reconquérir toute sa liberté. Elle céda. Villeret avait trop de torts envers elle pour oser lui résister. En effet, étouffant sa rage, il laissa engager sans protestation la procédure de divorce. Depuis deux mois, elle ne l'avait pas revu. Que lui voulait-il?

Ah! l'envolée en plein ciel, la trêve bleue n'avait pas duré. Aussitôt qu'elle touchait terre, elle retrouvait le souci. Villeret la guettait fixement. Dès que leurs regards se croisèrent, il esquissa un bref signe d'appel. Soit. Elle consentait. D'autant qu'elle craignait un conflit entre les deux hommes, qui se connaissaient de vue. Elle aurait avec Villeret une explication décisive. Ce serait la dernière. En somme, il ne lui était plus rien.

Anxieuse, elle gagna la lisière du Bois, s'engagea dans une avenue voûtée de verdure

où bientôt Villeret la rejoignit. Tout de suite elle attaqua :

— Que voulez-vous ?

Il railla, la voix aimable :

— Mais j'ai voulu vous féliciter. C'est charmant, cette échappée à deux... La vie des abeilles... le vol nuptial. Car vous l'épousez, naturellement ?

— Oui.

Villeret s'arrêta. Son masque était tombé. Hideux de haine, il cria, les poings serrés :

— Eh bien, je ne veux pas, tu entends, je ne veux pas !

Elle haussa les épaules, forte du courage que verse l'amour. Lui s'exaspérait :

— Oui, oui, je sais bien, je n'ai pas le droit de m'opposer à ce mariage. Tu m'as contraint de divorcer. Aujourd'hui c'est chose faite. Et tu triomphes. Mais moi, je m'en moque, de la loi, je m'en...

Elle coupa, ironique, d'une allusion à ses louches tripotages :

— Oh ! je sais.

Mais il ne l'écoutait pas :

— Avoue, poursuivit-il, que tu n'as jamais cessé de voir cet homme, que vous m'avez laissé m'enfoncer, me perdre, pour mieux vous débarrasser de moi ?...

Elle se révolta :

— Je vous jure que je n'ai jamais revu Lucien pendant notre mariage.

— En tous cas, vous en êtes arrivés à vos fins, tous les deux. Vous êtes libres, vous vous croyez libres. Mais moi je te répète que je ne veux pas que vous profitiez de votre liberté. Écoute. J'ai voulu voir... ce vol... J'étais dans la foule. J'entendais tout ce qu'on disait de lui, de toi, de vous deux. Ah ! ce que j'ai souffert... Ce que j'ai eu envie d'étrangler des gens autour de moi... Alors, je ne veux pas que ça continue... Je ne veux pas assister toute la vie à votre apothéose. Ce n'est pas possible. Je vous empêcherai de vous... Renonce, Claire, crois-moi, tu feras bien. Renonce.

Il respirait tellement la cruauté, la perfidie, la souffrance, qu'elle eut peur. Que pouvait-il

contre eux? Un meurtre? Non. Il était trop lâche. Une trahison sournoise? Mais Lucien, prévenu, se tiendrait sur ses gardes. Si pourtant il parvenait à réaliser ses menaces? Alors quoi? Faudrait-il donc, pour éviter tout danger, renoncer au cher avenir? Non. Ils souffriraient trop, tous les deux. Elle agita la tête :

— Il n'y a plus rien de commun entre nous maintenant. Je ne vous obéirai pas. Laissez-moi, une fois pour toutes.

Déjà, elle rebroussait chemin vers les ateliers. Il la toucha à l'épaule, d'une main agitée et brûlante :

— Vous ne serez pas à un autre. Vous n'épouserez pas cet homme.

Elle déclara fermement :

— Nous sommes fiancés d'aujourd'hui même. Je l'épouserai.

Alors, décomposé de rage, il grinça :

— C'est bien. J'ai voulu vous prévenir. J'ai voulu éviter un malheur. Ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera.

II

On annonçait de toutes parts que, le prochain dimanche, Lucien Chatel traverserait Paris, à grande hauteur, du bois de Vincennes au bois de Boulogne. Il se proposait de s'élancer droit et haut, de tracer un invisible arc-en-ciel au-dessus de la ville. Il ne se doutait guère, en décidant cette expérience, qu'il signait son arrêt de mort.

Car Villeret était résolu. Cette traversée de Paris lui apparaissait comme une indication du Destin. Ce jour-là, Lucien Chatel devait périr. Dans ce cerveau dégradé par le vice et rongé par la haine, l'idée du meurtre peu à peu avait

germé, s'était affirmée, épanouie. Maintenant elle l'envahissait tout entier...

Ayant condamné son rival à mort, Villeret préparait l'exécution avec un soin féroce. Il lui fallait, la veille de la tentative, travailler secrètement pendant une heure sur l'appareil qui enlèverait le héros. Et toute son ingéniosité, toute sa ruse se concentraient vers ce but.

Qui veillait, le soir venu, sur l'annexe des ateliers où reposaient les grands oiseaux blancs? Villeret eut tôt fait de découvrir le gardien en qui Chatel avait placé sa confiance. Un homme amenait-il à lui seul — besogne d'hercule — un aéroplane sur le champ de manœuvre? C'était Lanoix. Qui donc apportait au trot le bidon d'essence, l'arrosoir d'eau, l'outil nécessaire? Encore Lanoix. Qui donc excellait à refouler sans phrases les curieux derrière la barrière? Toujours Lanoix. A tout instant, on entendait la voix ferme de Lucien Chatel, la voix plutôt émue des clients assis pour la première fois au volant : « Lanoix! Lanoix! »

C'était, tout ensemble, le chien de garde et le chien de berger. Mais quel molosse ! Un géant, haut, large, massif, le buste moulé dans un maillot rayé blanc et bleu, les jambes perdues dans un immense pantalon de velours brun, les genoux, les poings, le menton toujours portés en avant, comme prêts à la lutte. Et avec cela, des yeux clairs, de bonnes grosses lèvres où fumottait, sous la moustache hirsute, une éternelle cigarette.

Le patron d'une guinguette voisine acheva de renseigner Villeret. Lanoix était un ancien ravageur de la Marne. Dans ce temps-là, quand il avait bu, il était terrible. A la suite d'une rixe — peut-être avait-il pris une absinthe de trop — il avait attrapé un an de prison. A sa sortie, M. Chatel avait eu la bizarre idée de se l'attacher. Il l'avait apprivoisé, rendu doux comme une demoiselle. Lanoix ne buvait plus. Ça durerait ce que ça durerait. Au fond, le cabaretier restait sceptique, quelque peu méprisant, à l'endroit de cet homme qui refusait un petit verre. Mais M. Chatel, lui, avait la foi.

La preuve, c'est qu'il avait confié à Lanoix la garde des appareils. L'ancien ravageur s'était construit, dans un angle du garage, une sorte de cabine où il mangeait, où il couchait, un gros revolver à portée de sa main. Ah! il ne ferait pas bon s'y frotter. Car Lanoix avait le coup de feu facile.

Le vendredi qui précédait la traversée de Paris, Villeret attendit le moment où, les appareils rentrés et Chatel parti, la foule commença de se disperser. Accostant Lanoix qui fermait les portes de la cour :

— Rude journée, mon brave. Pas fâché de vous reposer, hein? Vous accepterez bien de prendre quelque chose auparavant, un petit apéritif, là, tout près?

Et il montrait le cabaret proche. Ému, Lanoix cracha sa cigarette, avala sa salive. Mais s'il fut agité d'un désir, il l'étouffa vite. Car secouant la tête, il refusa net.

Villeret craignit de se démasquer par trop

d'insistance. Il rompit, chercha une autre ligne d'attaque :

— Il est trop tard pour visiter les ateliers aujourd'hui, n'est-ce pas?

Lanoix trancha l'air de sa main énorme, en couperet de guillotine :

— Fermé.

Pas prolixe, le ravageur. Villeret regretta :

— C'est dommage. Je suis un ami, un admirateur de M. Chatel.

Ah! certes, M. Chatel n'avait pas de plus fervent admirateur que Lanoix lui-même. C'était son dieu. Pourtant, le gardien resta inflexible. D'un seul coup de sa paume glissée sur sa cuisse, il roula une cigarette :

— Parlez-y.

Et il poussa la porte. Villeret haussa les épaules. Il ne pourrait pas avoir raison de cette brute en l'attaquant de front. Il fallait ruser et ruser vite, car le temps pressait.

Et le lendemain samedi, veille de l'expérience, tandis que tous les regards étaient tournés vers Lucien Chatel qui s'entraînait à

grande hauteur, Villeret, payant d'audace, entra délibérément dans la cour, pénétra dans le garage désert.

Là, il stoppa une seconde. Le long du mur, s'alignaient d'immenses caisses à claires-voies, à demi couvertes de bâches, et qui servaient à expédier au loin les aéroplanes. Villeret se jeta dans cette cachette... Une heure après, les essais achevés, Lanoix bouclait la porte. Il enfermait l'ennemi dans la place.

Par les interstices des bâches, Villeret avait épié la rentrée des grands oiseaux blancs. Surtout il avait minutieusement repéré l'appareil de Chatel. Il ne le quittait pas des yeux. Diable! Il ne s'agissait pas de se tromper. Mais aucune erreur n'était possible. Le jeune inventeur l'avait encore inspecté en tous ses détails après l'avoir fait rentrer. C'était bien celui qu'il emploierait le lendemain.

Maintenant, Villeret restait seul dans l'immense halle. Sans doute, Lanoix allait chercher son repas à la guinguette voisine. Il fallait profiter de son absence. Villeret eut vite découvert,

dans l'angle opposé à sa cachette, la cabine du gardien. Il y courut, l'inventoria d'un regard : un petit lit à couverture brune dans un cadre de sapin, une étroite table de chevet où traînaient un vieux magazine, une bougie dans un chandelier, un énorme revolver chargé.

Rapidement, il tira d'une de ses poches une bouteille colletée de papier d'argent, écussonnée de la croix de Genève, la plaça bien en vue sur la planche et regagna son abri au pas de course. Deux minutes après, Lanoix rentra.

Des heures, dans la nuit, Villeret attendit. Oh! il avait bien réfléchi, rejeté bien des solutions. Évidemment, il aurait pu limer l'arbre de l'hélice, ou quelque pièce du moteur. Mais chacun savait que l'appareil Chatel, privé de ses moyens de propulsion, glissait doucement sur les couches aériennes, atterrissait sans choc. Non. Il fallait que l'étoffe des ailes, la toile tendue qui seule soutenait l'engin dans l'air, disparût, s'anéantît soudain... Alors, il ne resterait plus qu'une lourde carcasse, cinq cents

kilos de métal, qui s'effondreraient, s'abîmeraient sur le sol...

Parbleu ! Ce n'était pas sorcier. Il suffisait d'y penser. Il allait enduire les toiles d'une dissolution phosphorique de sa façon. Au repos, elle resterait bien sage. Rien ne le trahirait. Mais quand l'air frapperait les ailes à cent kilomètres à l'heure, elle s'évaporerait et, sous ce furieux coup de briquet, le phosphore prendrait feu. Dans le souffle de la vitesse, l'étoffe caoutchoutée, vernie, flamberait d'une lampée, comme une pièce d'artifice.

Mais pour mener à bien sa besogne, Villeret avait besoin que Lanoix fût endormi, assommé par l'ivresse. Viderait-il ce flacon d'absinthe placé sous ses yeux, en tentation? Après sa longue abstinence, allait-il se jeter sur le poison délicieux?

Soudain, la porte s'ouvrit et le géant parut, la face éclairée en dessous par le flambeau qu'il tenait d'une main. De l'autre, il étreignait son revolver. Dès le seuil, il buta lourdement. Puis il sortit en titubant. Il était ivre.

Mais sans doute un instinct surnageait dans la débâcle : selon sa coutume, Lanoix faisait sa ronde. Terrifiant spectacle... Le pas mou, la tête et les épaules balancées d'un mouvement de roulis, son revolver dans une main, sa lumière dans l'autre, le colosse avançait parmi les grands oiseaux blancs. Tantôt son ombre mouvante se projetait nette sur une toile tendue, tantôt elle se répandait, énorme, sur les murailles ou le plafond. Il donnait du front dans les haubans, s'empêtrait dans des tendeurs. Une morne fureur creusait sa face. Par moments, il poursuivait d'indicibles injures un ennemi imaginaire. A d'autres, il hoquetait d'ignobles refrains. Puis le silence.

Un instant, il frôla Villeret, tapi, réduit à rien derrière ses bâches. Mais déjà il était passé, éructant de vagues paroles, butant deci, cognant de-là, toujours son arme et sa bougie aux poings. C'était miracle qu'il ne mît pas le feu. Mais l'instinct le guidait. Et, à mesure qu'il poursuivait sa marche, devant lui, les grandes ailes blanches se levaient dans la

nuit, les fuselages se dressaient en squelettes antédiluviens, tout un troupeau fantastique s'éveillait, dont les ombres mobiles se mêlaient sur les murs à celle du gardien...

Puis, un dernier juron éclata, la lumière s'éteignit. La brute se terrait au gîte pour cuver son ivresse. Cinq minutes après, dans le calme absolu, Villeret perçut un souffle profond et régulier, la respiration du sommeil.

Alors, refoulant sa terreur, mais le cœur lui sautant jusqu'à la gorge, les mains en avant dans la nuit, le pas feutré, Villeret se dirigea avec d'infinies précautions vers l'aéroplane de Chatel. Et quand il l'eut enfin reconnu, palpé, il entreprit, à petits gestes soigneux et caressants, la besogne de mort.

III

La foule a couvert l'ancien Polygone. Et, par toute la ville, des millions de regards vont suivre l'aéroplane, le soutenir dans sa course. Le temps resplendit. Le ciel, palpitant et soyeux, semble un grand velum accroché au clou d'or du soleil et tendu sur la fête.

Claire suit de loin tous les mouvements de son fiancé. Elle a peur. Les menaces de Villeret la hantent. Si elle osait, elle irait à Lucien, elle le supplierait : « Ne partez pas ». Mais elle n'ose pas. Et puis, Paris attend.

Le feutre rabattu sur les yeux, Chatel serre des mains, se laisse accaparer par un journa-

liste, par un ami, surveille le ciel, revient à son appareil, examine encore les tendeurs, l'hélice. Il tire sa montre. L'heure approche.

Lucien se dirige vers Claire. Devant la foule, par respect humain, ils se contentent de se serrer la main. Mais qui dira tout le réconfort, tout l'espoir, tout l'amour qui peuvent passer entre deux mains qui s'étreignent...

Déjà, Chatel est au volant. Il lève le bras, afin qu'on s'écarte. Le moteur part, l'hélice tourne. Et tandis que, d'un geste coutumier, le pilote assure son feutre sur son front, déjà l'oiseau fuit, rase le sol, quitte terre et, brusquement, prend son essor.

D'instinct, la foule s'est ruée derrière lui. Mais Claire est incapable d'avancer. Et la voilà seule. Toute sa vie est là-haut. Elle sent en elle un grand vide douloureux. Elle respire mal. Comme il monte vite. Il lui faut un quart d'heure, pour décrire sa courbe au-dessus de Paris. Que c'est long, un quart d'heure!...

Soudain, un ricanement éclate derrière elle. Elle se retourne. Villeret... Encore lui! Et une

telle joie mauvaise le transfigure, qu'aussitôt l'appréhension de Claire fait prise, se bloque. Elle est sûre d'un malheur. Quel piège a-t-il tendu? Tout son être interroge.

Oh! Villeret ne se contiendra pas. Il veut tout son plaisir. Et le meilleur de sa vengeance, ce n'est pas la mort brusque de Chatel. C'est la torture de Claire, qui va savoir, qui va attendre, qui va vivre là des secondes d'horreur sans pareille.

En dix mots, il lâche son secret. Et c'est en effet une torture sans nom. Quiconque n'a pas aimé ne peut pas la comprendre. Ainsi, peut-être dans un instant, peut-être dans cinq interminables minutes, cette petite chose blanche, là-haut, qui emporte sa vie, va flamber, s'effondrer, s'abîmer, comme une pierre qui tombe. Lucien! Lucien!

Et elle ne peut rien. C'est surtout son impuissance qui l'affole. Ne rien pouvoir... Elle voudrait crier, hurler, elle voudrait que sa voix

portât jusqu'à ce petit point brillant au loin dans le soleil : « Redescends, redescends vite ! » Et elle ne peut rien...

Ah ! Villeret a bien choisi son moment pour parler. Assez tôt pour guetter l'inévitable. Trop tard pour l'empêcher.

Claire balbutie de pauvres mots sans suite. Il lui semble qu'elle se rétrécit, qu'elle redevient une toute petite fille. Elle voudrait pleurer, tomber à genoux, ne plus voir, mourir. Ses regards se troublent. Des étincelles dansent devant ses yeux. Est-ce le petit point blanc qui s'enflamme? Oui? Non. Pas encore. Et rester là, rester là...

Soudain, derrière elle, une grande clameur monte. Ah ! cette fois, c'est la fin. Mais Villeret crache un juron de rage. Elle tourne la tête. Spectacle de rêve... Devant les ateliers, un homme, tout seul, un colosse tire derrière lui un aéroplane en feu, s'élance sur le champ de manœuvre. Le vent de sa course prodigieuse avive l'incendie et déploie dans son dos d'immenses ailes de flammes.

Il s'arrête. Claire n'ose pas espérer encore. Mais Villeret s'est déjà ressaisi. S'est-il trompé d'appareil, dans le trouble et dans la nuit? Chatel, méfiant, en a-t-il pris un autre au dernier moment? Qu'importe. C'est à recommencer.

Sauvé! Lucien est sauvé! Et tandis que, là-bas, le petit point blanc incline déjà vers le couchant sa courbe glorieuse, Claire pense défaillir dans la détente exquise, le brusque passage de l'agonie à la résurrection.

Cependant, le géant abandonne l'aéroplane qui achève de se consumer. Il a rompu le cercle des curieux. Il s'approche. Ses cheveux et sa moustache sont brûlés. Sa face noircie est gonflée de fureur. On dirait qu'il cherche quelqu'un.

Il a reconnu Villeret... Et des paquets de mots se heurtent dans sa bouche encore empâtée d'ivresse, s'échappent de ses lèvres brûlées... C'est lui, c'est cet homme-là qui a voulu l'acheter. C'est lui qui a mis cette bouteille d'absinthe dans sa cabine. Il s'en doutait.

S'il n'avait pas, à peine éveillé, encore ivre, jeté sa cigarette allumée sur les toiles d'un appareil, il n'aurait jamais rien su. Mais, maintenant, il comprend tout. Ce bandit-là voulait tuer M. Chatel, le flamber en pleine course. Canaille!... Tuer M. Chatel, son dieu! Mais il est pris, le gredin... Il ne recommencera pas!...

Et, avant qu'on ait pu l'empêcher, Lanoix, furieux d'absinthe, fou d'indignation, sort son revolver de la poche de son vaste pantalon et par six fois tire sur Villeret, l'abat comme une bête nuisible.

LE FISTAUD

I

LE BRACONNIER

— Bouge pas, ou je tire!

A vingt pas, le garde tenait Charoux au bout de son fusil.

Le braconnier, ramassé, aplati contre le sol, hésita une seconde. Soudain, il se détendit, d'un élan formidable. Un coup de feu éclata. Manqué! Charoux bondit à travers bois. Gare au second coup. Il entendit la détonation. En même temps, un atroce coup de fouet lui gifla l'oreille. Il buta, crut tomber. Il porta la main

à sa nuque, la retira rouge et chaude de sang. Des plombs, heureusement. Mais le garde accourait, criant :

— Rends-toi ! Rends-toi ! Ou je recommence.

Alors, Charoux trouva la force de fuir. Et la poursuite reprit, féroce. Le garde, tout en courant, armait à nouveau son fusil. Le braconnier laissait de son sang aux feuilles du taillis. Mais, plus agile, éperonné par la volonté d'échapper à la loi, il augmentait entre eux la distance.

Cependant, il s'épuisait. Il ne s'orientait plus. Bientôt, il tomberait. Et le garde n'aurait plus qu'à le ramasser. L'éclaircie d'une route apparut à travers les arbres. D'un saut, il franchit le fossé. Puis il s'arrêta, fauché par cet effort suprême, envahi d'un vertige où la forêt tournoyait autour de lui.

Mais, dans la perspective droite, une auto approchait. Charoux n'hésita pas. Elle lui apportait la dernière chance de salut. Titubant, il s'avança vers elle, au milieu de la

chaussée, les bras étendus, comme pour lui barrer le chemin.

Le conducteur était seul dans sa voiture. Il ralentit, s'arrêta. A la fois suppliant et farouche, le braconnier lui cria, la voix rauque, sans abandonner un perpétuel tutoiement :

— Emmène-moi... Emmène-moi, mon fistaud. Je t'expliquerai...

Il n'attendit pas la réponse, sauta dans la place libre :

— Vite, vite. Démarre. Filons...

Subjugué ou consentant, le chauffeur obéit. L'auto prit rapidement une allure tendue. Puis, sans mot dire, les deux hommes se dévisagèrent, d'un regard en coin.

Le conducteur avait une trentaine d'années. La tête était fine et soignée, la casquette et le manteau confortables. C'était, à coup sûr, le propriétaire de la voiture.

En sens inverse, l'examen dut être moins favorable. Avec ses vêtements en loques et sa figure en sang, Charoux, subitement surgi de la forêt, évoquait quelque homme des bois ou

des cavernes, l'ancêtre primitif dont il gardait la forte mâchoire, les lourdes épaules en voûte, les mains emmanchées, comme des outils formidables, au bout des bras trop longs, le regard animal, à la fois violent et doux de bête traquée.

Cependant, le braconnier posait sa patte énorme sur le genou du conducteur. Et, de sa voix éraillée de solitaire :

— T'es un frère. Sans toi, il m'avait, le gâfier...

— Le gâfier?...

— Ben oui, quoi, le garde... le garde à M. Chatel. Crois-tu, mon fistaud, qu'il m'a envoyé un coup de clarinette dans la tronche, et tout ça pour un loustracot?

Et, narquois, remis de sa chaude alerte maintenant que l'auto l'emportait loin du garde, Charoux sortit de la poche de son ample pantalon de velours le loustracot, un petit lapin de garenne pris au collet.

Imperceptiblement, le chauffeur sourit. Alors, encouragé, reconnaissant aussi, le braconnier dit la longue rivalité, la vieille haine recuite entre lui et le garde de M. Chatel, leurs tours, leurs ruses à tous deux, les alternatives de victoires et de défaites.

Parbleu, il avait été pincé plus d'une fois. Ce qu'il en avait entassé, des amendes. Ce qu'il en devait... Ça se comptait par milliers de francs, dont il n'avait pas le premier sou. Il l'avouait avec une pointe d'orgueil, comme un capitaliste parle de ses fonds.

Seulement, dame, cette fois-ci, ça lui aurait coûté plus cher. On l'aurait salé. Parce qu'ils s'étaient un peu cognés, le garde et lui; ils avaient « fait des armes » au moment où le gâfier l'avait surpris à visiter ses collets.

Tout de même, il retournerait dans les bois de M. Chatel. Il ne pouvait pas travailler ailleurs. Il était là comme chez lui. Le propriétaire n'y chassait pas trois fois par an. C'était un gros monsieur de Paris, qui avait acheté tout le patelin et qui ne connaissait même pas

au juste son domaine. Vraiment, ça ne lui faisait pas de tort, à ce M. Chatel, qu'on lui emprunte quelque gibier par-ci, par-là.

Et soudain, Charoux s'arrêta, frappé comme d'un nouveau coup de feu. Il exhala sa stupeur dans le plus gros juron. Devant ses yeux, sur la petite plaque de cuivre où doit s'inscrire le nom du propriétaire de l'auto, il venait de lire : « *Lucien Chatel...* »

Il se tourna vers le conducteur, et, la voix plus enrouée que jamais :

— Comment? Comment?... C'est toi, M. Chatel?

Son compagnon acquiesça d'un signe de tête. Alors, l'air piteux comme un fauve pris au piège, Charoux se lamenta. Non, vraiment, ce n'était pas chic de le laisser jaspiner, raconter ses histoires, au lieu de l'arrêter tout de suite.

Pas un instant, la tentation ne l'effleura d'user de violence, de menacer le conducteur,

de le jeter bas, ou de s'enfuir. Non. En dehors de l'action, de la lutte, il était très doux. Puisqu'il était pincé, tant pis, il se rendait. Il dit, presque à voix basse :

— Alors, où que tu me mènes? A la ville? A la gendarmerie? Chez le garde?

Mais le jeune homme secoua la tête :

— Je suis le fils de ce M. Chatel chez qui vous braconnez...

Charoux l'interrompit. Et, avec une nuance de regret :

— Alors, t'es aussi proprio?

Lucien Chatel sourit :

— Mon père est industriel à Paris. Je m'occupe d'aviation.

— Les caisses qui volent?

— Oui. Je pourrais, en effet, vous conduire à la ville. Mais vous vous êtes fié à moi et je ne veux pas en abuser. Vous êtes libre.

Il stoppa. Stupéfait, Charoux restait assis auprès de lui. Enfin, le braconnier reprit haleine :

— Vrai? Vrai?

Lucien Chatel lui dit doucement :

— Mais oui. Seulement, essayez de profiter de la leçon, de travailler au lieu de braconner.

Mais Charoux n'était pas revenu de sa surprise. Il dit, en sautant sur la route :

— Ah! ben... Ah! ben!... Tu peux dire que t'es un bon fieu, toi.

Et l'auto repartait que, planté dans l'herbe du bas-côté, il criait encore :

— Tu sais, mon fistaud, je te revaudrai ça. J'ai du cœur dans le ventre, moi, sans en avoir l'air. Si jamais t'as besoin d'un gas fortiche, je serai là.

II

SERVICE DE NUIT

Lucien Chatel atterrit sans encombre. Il avait à peu près atteint le point qu'il s'était fixé pour sa première escale. Parti de ses ateliers de Vincennes, vers cinq heures du soir, il s'arrêtait, deux heures plus tard, en pleine Touraine. Il aurait voulu descendre exactement au Chesnaye, dans le domaine de famille. Mais son oreille exercée discernait, depuis peu, un bruit anormal dans la marche de l'appareil. Quelque organe devait chauffer. C'eût été folie

que de compromettre le sort de la randonnée finale, de Paris à Bordeaux, pour la puérile satisfaction de descendre sur ses terres. Sagement, il avait donc stoppé à une vingtaine de kilomètres du Chesnaye.

Il était seul. Il avait atterri à la lisière d'un bois, dans une sorte d'enclave dérobée aux regards, d'où, cependant, il apercevait la route, entre ses deux rangs de peupliers. Bien que les jours fussent longs, les paysans avaient déjà dû regagner les villages. Son mécanicien devait bien essayer de le suivre en auto. Il avait même pris de l'avance. Mais quand parviendrait-il à le rejoindre? Il ne fallait pas oublier que son appareil avait presque atteint le cent à l'heure.

Secouant la mélancolie de la solitude et du soir, Chatel se mit à la besogne. Il avait hâte de connaître le dommage. Hélas! ses prévisions étaient dépassées. Un grippage était à craindre. Continuer sa route dans ces conditions, c'était compromettre le succès de l'entreprise. Une substitution s'imposait. Mais la pièce de rechange

était à l'usine. Il voulait la choisir lui-même. Et cette voiture qui n'arrivait pas...

Un moment, il s'abandonna au découragement. Il jouait une partie suprême. Véritable précurseur, il avait longtemps tenu le premier rang parmi les héros de l'aviation. Mais la chance avait tourné. D'autres aéroplanes s'affirmaient supérieurs aux siens. Alors, d'un sursaut d'énergie, il avait créé, d'après des conceptions toutes neuves, un appareil destiné, dans sa pensée, à rétablir sa souveraineté. Ses essais étaient demeurés ignorés de ses concurrents. Enfin, sûr de lui, il avait entrepris dans le mystère cette randonnée de Paris à Bordeaux avec une seule escale, dans un temps réduit à l'extrême. Devrait-il donc rester à mi-chemin? Ses rivaux auraient bientôt fait de connaître et de répandre son insuccès.

Dans le crépuscule, il sonda la route. Un nuage de poussière monta entre les deux lignes de peupliers. Chatel reconnut de loin sa

voiture, où, dans l'un des deux baquets, s'incrustait son mécanicien. De son côté, le chauffeur l'avait découvert. Très vite, il le mit au courant de l'incident. Il s'agissait de rebrousser chemin ensemble, de rapporter au plus tôt la pièce indispensable. Une nuit blanche sur la route noire? Il en avait connu bien d'autres.

Mais qui garderait l'aéroplane? Il ne pouvait pas l'abandonner seul, dans la nuit, en pleins champs? Exaspéré par de récentes trahisons, il en était arrivé à un tel état de défiance qu'il redoutait tout de ses adversaires. La lutte lui apparaissait sans merci. Qui sait si on ne l'avait pas dépisté ; s'il ne retrouverait pas son appareil sournoisement détérioré; si tout au moins on n'en aurait pas surpris le secret?

De nouveau, Chatel sentit le sort contraire Mais, dans la pénombre, un homme jaillit du bois. Formidable, déguenillé, il bondit jusqu'au jeune inventeur et le dévisagea rapidement. Puis il prononça, essoufflé :

— Ah! c'est bien toi, mon fistaud. Je t'ai vu tomber, de loin Une heure que je cours. Ce

que j'en ai mis. Tu t'es pas fait mal? T'as pas besoin de moi?

Chatel se souvenait de l'avoir vu. Mais où? Quand? Il prononça :

— Qui êtes-vous?

L'homme leva vers le ciel des mains énormes. Puis il les laissa bruyamment retomber sur ses genoux repliés :

— Comment! tu ne me reconnais pas? Tu sais bien, il y a six mois... Ton gâfier, ton garde, me courait après, à cause que je bricolais dans tes bois. Alors, j'ai sauté juste dans ta bagnole, qui passait sur la route. Et toi, au lieu de me ficher dedans, tu m'as laissé partir, à quelques lieues de là. Ah! c'est moi qui n'oublierai jamais ça. Je te l'ai dit, que je te le revaudrais. T'as bien quelque chose à me commander. Tu sais, j'ai tâté un peu de tous les métiers. Je suis bon à tout.

Chatel se rappelait maintenant l'aventure. Oui, un braconnier redoutable, qui s'était pris au piège, en effet, dans sa fuite, et qu'il avait eu la faiblesse de rendre à la liberté. Il s'in-

quiétait de voir ce louche individu rôder autour de son appareil. Il lui dit :

— Non. Je vous remercie. Je n'ai pas besoin de vous.

Mais l'autre insistait, tenace, ses grands traits hâves allongés de réel chagrin :

— Ah! mon fistaud, c'est pas bien, ce que tu fais là. T'as pas confiance en moi, t'as tort. Tu comprends, moi, je veux ma revanche. Juste, je te vois tomber du ciel. Je me dis : « Chouette! c'est M. Chatel. Je vais pouvoir y donner un coup de main ». Je galope, je galope à m'en crever. Et puis, v'la que tu me renvoies. Faut-y qu'on aille te chercher du monde? Je peux encore courir. Dans une heure, je t'aurais ramené des gens. Ou bien, des fois qu'y faudrait te garder ton cerf-volant, on serait là, tu sais.

Chatel haussa les épaules. Talonné par l'heure, il avait bien pensé à confier son appareil au premier venu. Mais quoi? S'en remettre

à ce braconnier qui ne saurait pas résister à la tentation, à l'appât d'une pièce d'or? Non, non, ce serait folie. Il répéta :

— Je vous remercie.

Le braconnier fit un pas en arrière, roula ses épaules formidables :

— Allons, tant pis. Je m'en vais. Mais c'est dommage. Parce que, vois-tu, mon fistaud, ça m'aurait fait plaisir de te servir. Et puis, ça m'aurait peut-être porté chance. Justement, je voulais acheter une conduite. Depuis que je t'ai vu, j'ai fait quatre mois de prison, sans que ça paraisse. Oui, oui, tu ne t'occupes pas de ces affaires-là. Mais, enfin, ton gâfier a fini par m'avoir. Et, comme on s'était un peu cogné, on m'a salé. Alors, j'ai réfléchi, entre mes quatre murs. J'ai soupé du truc. Je voudrais devenir comme les autres. Et des fois que tu m'aurais employé, ça m'aurait peut-être montré la route... Allons, bonsoir la compagnie.

Déjà, il s'enfonçait dans l'ombre. Alors, d'une brusque impulsion, Chatel le rappela :

— C'est sérieux, que vous voulez devenir un honnête homme?

— Ah! mon fistaud, vrai comme je te parle.

— Eh bien, soit. Vous allez garder l'appareil jusqu'à ce que je revienne. Je vous le confie. Vous n'en laisserez approcher personne, absolument personne...

Le braconnier, ardent et joyeux, étendit la main :

— Ah! pour ça, tu peux être tranquille. Le premier qui s'amène, je le casse.

Chatel ne put s'empêcher de sourire :

— Je n'en demande pas tant. Il vous suffira de l'éloigner. Alors, c'est entendu : je peux compter sur vous? Vous ne vous endormirez pas?

— Moi? Dormir la nuit! Tu ne me connais pas. C'est le jour que je rouffionne!

Le lendemain, dans la matinée, Chatel retrouva le braconnier à son poste. Quelques paysans regardaient l'appareil, mais à longue

portée. Le gardien les éloignait, d'un poing formidable. Épanoui, il rendit compte de sa mission : tout s'était bien passé. Mais quand Chatel, la main au gousset, voulut lui régler son salaire, il s'assombrit soudain. Et, abandonnant son tutoiement, pour la première fois, tant il était indigné :

— Non, mais des fois. Monsieur Chatel, vous ne m'avez pas regardé. Est-ce que je passe pas toujours mes nuits dehors? Ça ne me change pas. Et même, c'est moi qui vous redois. Car c'est décidément moins amusant de prendre un lièvre au collet que de garder un aéroplane...

III

LE CHIEN DE GARDE

Comment peindre le bonheur du braconnier Lanoix, dit le Fistaud, le jour où l'aviateur Lucien Chatel l'attacha décidément à son service? Depuis la nuit où, dans les plaines de Touraine, il avait monté la garde autour de l'appareil de Chatel, il brûlait de s'arracher à sa vie ancienne et de se dévouer au jeune inventeur. Et voilà que ce rêve de rédemption se réalisait. On le prenait comme homme de peine. Quelle joie!

Mais un fauve ne s'apprivoise pas en un jour. Le Fistaud gardait ses habitudes de sauvagerie. Il obtint de coucher dans un coin du vaste hangar où s'abritaient les aéroplanes, à la lisière du plateau de Gravelle. D'oreille subtile et de sommeil léger, il excellait à ce métier de veilleur de nuit. Puis, le jour levé, il devenait l'homme à tout faire.

En réalité, il n'avait jamais su que tendre des collets aux lapins et prendre des perdrix dans les fines mailles des « panneaux ». Mais sa force, son ingéniosité, son bon vouloir ne connaissaient pas de bornes. Et il n'était heureux que quand Lucien Chatel les employait Rôdant sans cesse autour de son maître, il épiait ses regards, devinait ses désirs. Il n'avait pas son pareil pour abattre en trois coups de hachette le taillis qui gênerait l'essor, pour arracher du sol le quartier de roc où s'accrocheraient les roues du châssis, pour repousser, avec des gestes véhéments et des harangues brèves, la foule envahissante.

Dans la cour de l'atelier, il multipliait ses

exploits. Son formidable coup d'épaule valait le plus formidable levier. A lui seul, il roulait dehors un appareil, dégageait le camion embourbé, transportait les pièces massives des machines-outils, les lourdes billes de bois d'où on tirait l'armature des aéroplanes.

Mais où il se montrait le plus touchant, le plus surprenant, vraiment unique, c'était dans son zèle farouche, dans sa fervente gratitude envers le patron.

Après un beau vol de Chatel, l'enthousiasme du Fistaud éclatait en tonnerre, dépassait celui de la foule. Il se lançait dans des louanges toutes gonflées de lyrisme, déclarait à qui voulait l'entendre — et même à qui ne voulait pas l'entendre — que « M. Chatel avait bien mérité son succès, parce qu'il avait du cœur dans le ventre et de l'âme dans le cœur ».

Le jour où il apprit la décoration de Chatel, il fut foudroyé de joie, comme si l'événement tombait sur lui-même. Et pour montrer à son maître combien l'émotion l'avait bouleversé, il lui dit :

— Ah ! mon fistaud, j'en faisais des larmes...

Par exemple, il détestait les rivaux et les concurrents de Chatel.

L'ardeur de sa rancune lui inspirait même parfois une sorte d'éloquence et de poésie. Pour blâmer la tactique de Choper, qui rase toujours prudemment le sol, au point qu'il le toucherait sans qu'on s'en aperçût, le Fistaud ricanait :

— Il va pleuvoir demain, les hirondelles volent près de terre.

Parmi les dates mémorables de l'histoire du Fistaud, il convient de rappeler celle où on lui confia, pour la première fois, la direction d'un camion automobile, d'une de ces voitures rudes et rapides qui transportent jusqu'aux champs d'aviation l'aéroplane démonté.

Il avait très vite appris à conduire. Cela lui plaisait, ces marches forcées où l'on roulait des nuits entières, à travers la campagne et les bois, pour livrer à temps la cellule ou le fuselage attendus. Et puis, il montait en grade.

L'orgueil de sa fonction, le sens de sa res-

ponsabilité nouvelle hâtaient sa métamorphose. Il avait pris, dans sa dure et cahotante existence, le goût de la boisson. Or, peu à peu, il renonçait à l'alcool. Bon sang, il ne s'agissait pas de conduire de travers et d'entrer dans du monde!

Le jour ne vint-il pas où Lanoix eut un livret de Caisse d'Épargne à son nom? Le Fistaud capitaliste! Il en rigolait lui-même.

Parfois, cependant, sous ce vernis bourgeois, la sauvagerie reparaissait. Jamais le Fistaud, par exemple, ne parvint à abandonner son tutoiement universel. Cela n'allait pas sans quelque inconvénient. Un riche client anglais, auquel Lanoix, du haut de son camion, avait livré un appareil, dit à Chatel, quelques jours plus tard, d'un air choqué :

— Oh! Quel est cet homme que vous m'avez envoyé et qui m'a tutoyé tout le temps?

Malgré ces à-coups inévitables, le Fistaud semblait s'adapter à sa nouvelle vie. Elle lui révélait d'agréables sensations. C'est ainsi que, livrant un aéroplane à Calais, il découvrit la

mer. Arrivé à dix heures du soir, il s'était levé avant le jour, tant l'impatience l'agitait. Dans l'obscurité, il avait marché sur la plage, jusqu'à rencontrer le flot. Et là, les pieds dans l'eau, il avait attendu l'aurore.

C'est vers la même époque que Lanoix fut initié aux joies du théâtre. Son patron lui avait donné un billet pour une féerie à grand spectacle. Dès quatre heures de l'après-midi, le Fistaud, luisant de pommade, partit à pied de Vincennes pour le Châtelet. Il avait peur d'arriver en retard. Ce fut une merveilleuse soirée. Sûr que ce n'était pas du riflot. Malheureusement, elle ne se passa pas sans heurt. Des spectateurs jacassant dans une loge voisine, le Fistaud prétendit leur imposer silence en brandissant un poing formidable. Un peu plus tard, il faillit se faire expulser. Le héros enlevait l'héroïne en aéroplane. Et comme l'appareil glissait au long d'un fil d'acier, le Fistaud, soudain dressé, protesta avec véhémence :

— Y triche! Y triche!... Y a une ficelle!

Qui sait ce qu'aurait duré cette vie de

délices? Mais le Fistaud pécha par excès de zèle. Un jour, rôdant autour des ateliers, il tomba en arrêt devant un ouvrier endormi sur un tas de copeaux. Le malheureux avait travaillé la nuit précédente, et le sommeil l'avait terrassé. Mais Lanoix n'entrait pas dans ces détails-là. Qu'on pût dérober à M. Chatel des heures d'atelier, des heures payées, voilà ce qu'il ne pouvait admettre. Indigné, il réveilla le camarade d'un coup de botte. L'autre goûta mal la leçon. On en vint aux arguments frappants. La victoire resta au Fistaud qui, d'un coup de barre de fer, décolla presque l'oreille du dormeur .

L'atelier ne sut pas estimer cet exploit. On trouva que le chien de garde dépassait son rôle. Et l'on jugea sa présence intolérable. Lucien Chatel le comprit. Mais, n'osant pas rejeter Lanoix à sa louche existence d'autrefois, il se proposa de l'attacher à son service personnel.

Une circonstance dramatique devait d'ailleurs, bientôt après, hâter sa résolution. Déci-

dément partisan d'une justice expéditive, le Fistaud exécuta froidement, d'un coup de revolver, l'auteur d'une tentative criminelle, heureusement avortée, dont le jeune aviateur devait être la victime. Lanoix fut acquitté devant la Cour d'assises. Mais Chatel, qui venait précisément de se marier, saisit cette occasion d'attacher au logis son redoutable chien de garde.

Le Fistaud accepta. Dans la petite maison de Saint-Mandé, où habitait Chatel, il déploya son ardeur et son industrie. Il jardina, frotta, astiqua, donna la main aux gros ouvrages, courut aux commissions pour la cuisinière.

Pénétré de respect pour l'asile de son dieu, il circulait à pas feutrés de cambrioleur.

Cela dura tout un hiver. Puis, le Fistaud devint languissant. Ses soupirs ébranlaient les cloisons. Enfin, un matin de printemps, il se confessa devant Chatel, oubliant, dans cette circonstance solennelle, de le tutoyer :

— Écoutez, Monsieur Chatel, je peux plus durer. Je manque d'air, ici. C'est pas ma

faute. La maison est chaude. La table est bonne. Je roule sur l'or. Mais enfin, j'étouffe. Je pèse six cents kilos. Je peux plus être frottisseur. Ce goût d'encaustique, ça me donne mal au cœur. J'ai besoin de passer des nuits dehors, de rouler, d'être libre. C'est plus fort que moi. Alors, faut que je parte. Faut que je retourne là-bas, en Touraine, par chez vous. J'oublierai jamais comme vous avez été bon pour moi, Monsieur Chatel. Aussi je vous promets que j'irai jamais plus braconner sur vos terres. Non, ça, jamais. Je bricolerai chez les voisins...

LE NID

LE NID

Cette fois, c'était bien décidé. On tentait le grand coup. Depuis trois semaines que l'on était prêt, le vent et la pluie n'avaient pas discontinué. Enfin, le beau temps semblait s'établir. On allait vite en profiter. Car on n'est jamais sûr de rien, dans ce changeant mois de mai.

Donc, la veille au soir, on était parti en auto pour Bourges, où l'aéroplane était garé en bordure du polygone. Toute une escouade à bord : l'inventeur Chatel et sa charmante femme ; Belot, auquel on devait le moteur ; le peintre

Aussard, passionné d'aviation ; le mécanicien Boulon et son fidèle acolyte Rocat.

Toute cette jeunesse — Aussard, l'aîné, touchait juste la trentaine — respirait l'espoir. Pas un qui ne fût convaincu du succès de la tentative. Aux derniers essais, trois semaines plus tôt, Chatel n'était-il pas resté trois heures en l'air, sans un raté, sans une alerte ? Il était descendu volontairement. Il lui restait, dans son réservoir, juste autant d'essence qu'il en avait usé. Donc rien ne s'opposait à ce qu'il réussît sa randonnée de Bourges à Paris.

Aussi, il fallait les entendre, tandis qu'au point du jour l'auto les emportait vers le hangar. Ah ! le frisson de l'aube n'arrivait pas à refroidir leur enthousiasme. Tous, depuis la fervente compagne de l'aviateur jusqu'à l'apprenti Rocat, avaient dans Chatel une foi absolue. Il triompherait. Et cette randonnée frapperait les esprits, attirerait définitivement l'attention sur l'appareil de Chatel et le moteur de Belot, achèverait de consacrer la gloire des deux inventeurs.

Le mécanicien Boulon ouvrit la petite porte du hangar. Tous y pénétrèrent à sa suite. Dans la pénombre, l'aéroplane tendait ses ailes claires. Et tout à coup :

— Oh ! voyez donc, s'écria Mme Chatel.

Une hirondelle se heurtait aux cloisons, tournoyait, d'un vol affolé.

— Sûr qu'elle se sera glissée dans le hangar et qu'elle aura fait son nid dans un coin, grommela Boulon. C'est pas cérémonieux, ces bêtes-là. Ça s'installe partout.

Elle ne s'échappa que quand les panneaux mobiles eurent démasqué la grande baie. Mme Chatel, sur le seuil, la suivit des yeux.

Cependant, on activait les préparatifs. Boulon se multipliait, attentif et dévoué. Il stimulait Rocat : « L'eau, l'essence... allons, hop ! » Belot, méticuleux, le lorgnon pinçant le bout du nez, la pointe de barbe en arrêt, inspectait en tous points son moteur. Chatel, très calme, vérifiait les tendeurs et les commandes. Dans un coin, Aussard crayonnait un croquis sur son bloc-notes.

Quand tout fut prêt, on sortit soigneusement l'appareil. Le ciel restait pur, l'air calme. Un temps à souhait. Et soudain Mme Chatel s'écria encore :

— Oh ! regardez ! L'hirondelle... l'hirondelle du hangar ! Elle ne s'est pas éloignée. Je l'ai bien suivie. Et maintenant elle tourne autour de l'aéroplane. Que veut-elle donc ?

L'apprenti Rocat, subtil et souple, se haussait, se baissait, fouillait du regard tous les coins et recoins de l'appareil. Et tout à coup, désignant l'angle de deux surfaces, aile et cloison, il eut un cri de triomphe :

— Tiens, pardi ! Elle a fait son nid dans l'aéroplane...

Le peintre Aussard tendit l'oreille :

— Et le joli, c'est qu'il y a des petits !

Évidemment, c'était tout simple. Comme le mauvais temps avait suspendu les essais depuis près d'un mois, l'oiseau s'était glissé dans le hangar, avait appuyé son nid à deux parois de toile, avait pondu, couvé, et voyait maintenant avec stupeur traîner sa nichée au grand jour...

Ce n'était rien. Mais le curieux, c'est que ce « rien » prit subitement une importance capitale. Toujours l'histoire du grain de sable dans l'organisme et qui peut en suspendre la vie, l'éternel contraste des petites causes et des grands effets.

Tous les six, le menton levé, les mains oisives, contemplaient le nid, comptaient les becs ouverts, au moins une demi-douzaine. Un instant, ils en oubliaient l'audacieuse randonnée et tous les longs espoirs flottant dans son sillage.

Puis des avis s'affirmèrent, simultanément.

— Faut l'enlever, décida Boulon.

— N'y touchez pas ! s'écria Mme Chatel.

— Pauvres petiots ! murmura le peintre.

— C'est plutôt la mère, qu'est pas à la noce, dit Rocat.

— A moi le record ! sourit Chatel. J'emmène au moins six passagers.

Puis il y eut un moment de stupeur, à voir combien les opinions différaient et se passionnaient, sur un si minuscule incident. Qu'allait-

on décider ? Seul, Belot, homme précis, n'avait pas soufflé mot. Châtel l'interrogea :

— Et vous, Belot, qu'est-ce que vous en pensez ?

L'ingénieur le regarda par-dessus son lorgnon et détacha nettement :

— J'écoute, et je constate que le problème a trois solutions : 1° partir en détachant le nid ; 2° partir en emportant le nid ; 3° ne pas partir...

Et de nouveau, le silence tomba, un vrai silence d'angoisse, tant le choix apparaissait délicat, difficile.

Pathétique, M^me^ Chatel rompit la trêve :

— Il ne faut pas le détacher. Il fait corps avec la toile et les tendeurs. On le briserait. On ne l'aurait qu'en miettes. Et ça porterait malheur à l'aéroplane, au voyage, à mon mari. Non, non, je ne veux pas.

— Cependant, dit le peintre, si Chatel emporte ces petits à 80 à l'heure, ça leur coupera la respiration. Et que deviendra leur mère ?

— Elle les suivra, affirma l'apprenti Rocat.

— Quand on pense, gémit Boulon, quand on pense que M. Chatel serait déjà à cinq lieues d'ici, sans ces sacrées bestioles-là !

— Voyons, voyons, déblaya Chatel, je ne peux tout de même pas renoncer à partir, à abandonner mon projet, pour un nid d'hirondelles. Nous sommes là à nous emballer. C'est ridicule...

— Eh bien, alors, résolut Mme Chatel, emmène-les. Le petit a raison : la mère suivra. Elle les retrouvera à l'arrivée. Et ça te portera chance, comme ça porte chance au toit qu'elles choisissent.

Son avis l'emporta.

Déjà, malgré l'heure matinale, les curieux commençaient d'accourir. Chatel fit de brefs adieux, mit en marche, s'assit au volant. L'aéroplane rasa le sol, prit son essor.

Et les cinq autres, dans l'automobile qui devait essayer de suivre l'audacieuse randonnée, assistaient au double drame. Le gros oiseau blanc encore hésitant, encore maladroit,

qui tentait son premier grand vol en ligne droite. Le tout petit oiseau noir, se jouant de la course, et qui dominait son énorme rival, lui tenait tête, l'enveloppait de grands cris éperdus et maternels.

VOCATION

VOCATION

Parmi les grands aviateurs de demain, il faut compter Paul Epernon. Il a étudié et construit un appareil dont les essais sont gros de promesses et qui marque un progrès sensible sur les types existants. Epernon a toutes les qualités du pilote : la science et la patience, le flegme et l'audace. Il est jeune, cultivé, séduisant, aussi bien renté qu'apparenté. Bref, tout lui prépare un magnifique essor.

Je lui demandais l'autre soir comment il avait été amené à entreprendre la conquête de l'azur, à se « vouer au bleu », selon sa propre

expression. Il se confessa de très bonne grâce.

— Naturellement, me dit-il, l'aviation m'a attiré dès ses débuts. Mais j'admirais en spectateur. J'hésitais à me mêler à la lutte. Et c'est un incident précis qui m'a jeté dans l'arène.

« C'était l'hiver dernier. J'avais été passer quelques jours à Castagnari, sur le lac Majeur. Ce voyage n'aurait rien d'héroïque — surtout depuis que la percée du Simplon permet de l'effectuer en treize heures — s'il n'entraînait, aller et retour, quatre passages à la douane.

« J'ai la douane en horreur. Je suis stupéfait que notre dignité, notre respect de nous-même, puissent s'accommoder d'un procédé aussi barbare. Tenez. Je m'amuse à noter sur un carnet ce que j'appelle « les étonnements de nos petits-neveux ». De même que nous admettons difficilement l'arrogance des seigneurs qui faisaient battre l'eau des douves pour imposer silence aux grenouilles, la misère des paysans réduits en plein XVII^e^ siècle à manger de la terre, la saleté physique de la Cour

du Grand Roi, de même notre état social actuel provoquera des surprises chez nos descendants. Eh bien, je suis certain qu'ils seront spécialement ahuris par notre douane et notre octroi.

« Mais j'arrive au fait. J'ai donc, pendant ce court voyage au lac Majeur, goûté et comparé les façons de trois douanes : la suisse, l'italienne et la française. Il faut l'avouer : les procédés de nos voisins sont courtois, à côté des nôtres. Ah! cet arrêt au retour, à Pontarlier, vers une heure du matin, dans la neige et la tourmente! Le train en tremblait. Déjà, nous avions plus d'une heure de retard. Mais n'allez pas croire que les opérations de la douane en furent hâtées d'une seconde. La terre croulerait que ces gens-là ne vous feraient pas grâce d'une formalité.

« J'étais seul dans mon compartiment. Un premier fonctionnaire passa et, sans phrase, releva les stores qui voilaient la lumière. Puis

il me demanda si j'avais une malle aux bagages. Je lui répondis négativement.

Un deuxième employé, dix minutes plus tard, m'ordonna de tenir ma valise ouverte pour la visite. Vingt autres minutes s'écoulèrent. Je voyais, à travers la vitre, de pauvres gens, tirés du sommeil, qui s'acheminaient sous la neige vers la salle des bagages.

« Enfin, un troisième individu parut dans le couloir. Il était vêtu d'un paletot et coiffé d'une casquette dorée. Il avait un binocle, de longues moustaches blondes, l'air narquois et souverain. Méthodique, il s'accota au montant de la porte, se caressa le menton de deux doigts et me demanda, subtil et satisfait :

« — Qu'est-ce que vous avez à déclarer?

« Admirez l'insidieuse question. Il ne doutait pas : j'avais quelque chose à déclarer. Je cachais certainement dans ma valise un objet soumis à la taxe. Il le voyait. Je n'avais plus qu'à le découvrir bon gré mal gré. C'était canaille, mais c'était habile. Quiconque ne se serait pas senti la conscience tranquille se fût

troublé. Je lui répondis avec l'accent de la rage et de la vérité :

« — Je n'ai rien à déclarer.

« Alors il se tourna vers un acolyte qui portait le classique uniforme des douaniers et que je n'avais pas encore aperçu dans le couloir Il fit un signe, dit un mot :

« — Fouillez.

« Je bondis :

« — Monsieur, je viens de vous dire que je n'avais rien à déclarer!

« Mais il feignit de ne pas m'entendre et s'éloigna. Ainsi, cet homme avait le droit de douter de ma parole! Quand je lui crie que je n'ai rien à déclarer, il peut passer outre et tenir mon affirmation pour nulle. Dans la vie normale, je soufflетterais à tour de bras l'individu qui se permettrait de me soupçonner de mensonge. Une rixe ou un duel s'ensuivrait. Ici, je dois m'incliner devant l'injure de ce bas fonctionnaire. N'est-ce pas odieux et grotesque?

« Cependant l'acolyte se disposait à exécuter l'ordre de son chef. Ses grosses mains s'abat-

tirent sur mon sac. Elles écartèrent les objets ingénieusement rangés, se frayèrent un chemin, parvinrent au fond, remontèrent, palpant tout, bouleversant tout, violant tout.

« Je ne sais pas de spectacle plus révoltant. Nous avons aboli le cabinet noir. Une lettre, une simple lettre nous est sacrée. Et un quidam quelconque, au nom de la loi, peut éventrer nos malles et nos paquets. Y a-t-il cependant rien de plus intime qu'une valise? Nous y avons entassé des choses qui ont servi à nous vêtir, à nous laver, des choses si proches de nous qu'elles sont un peu de nous. C'est notre vie condensée, avec ses souvenirs, ses secrets, ses pauvres servitudes. Et un inconnu vient tirer tout cela à la lumière!

« Le douanier, n'ayant rien trouvé, se relevait avec un soupir. Je croyais en avoir fini. Quelle erreur! Il céda la place à un second sbire qui stationnait dans le couloir. Celui-ci était armé d'une immense tringle de fer, terminée par un crochet. Et si longue, si longue, que malgré l'habitude, il la cognait partout,

aux cloisons, aux vitres, s'entravait aux portes, n'avançait qu'à une allure titubante d'ivrogne. Enfin il parvint à l'introduire dans mon compartiment, la glissa sous les banquettes, racla les planchers, sonda les plus obscurs recoins, ramena de vieux chiffons, des pelures d'orange, toutes sortes de menues ordures oubliées dans l'ombre. Il tenait à la fois de l'inquisiteur et du ramasseur de mégots.

« Donc, j'étais soupçonné — et le soupçon pesait sur moi seul, puisque je n'avais pas de voisin — d'avoir caché un objet prohibé sous les banquettes. J'avais pu, me couchant dans la poussière du plancher, glisser une boîte de cigares dans cet infect réduit. Peu importait ma déclaration, ma bonne foi, ma probité... Je pouvais être un menteur, après tout!

« J'étais indigné. Je suffoquais. Et c'est de cette minute-là que date ma vocation. Les poings serrés, j'évoquai la folle joie de faire la nique à ces gardes-chiourme, de hâter la fin de cette barbarie. Je voulus me joindre à la petite escouade qui prépare les temps futurs,

avancer l'ère où les États devront demander, par la force des choses, leurs ressources à des moyens moins avilissants.

« Je veux être le premier à franchir, en aéroplane, une frontière. Avant que — par une réaction dérisoire, mais inévitable — on n'essaie d'entraver l'irrésistible mouvement par des saisies à l'atterrissage, je veux donner l'exemple. J'irai m'installer dans la plaine de Neufchâtel. Je passerai le Jura, précisément au-dessus de Vallorbes et de Pontarlier. Et dans un instant voluptueux, qui me paiera de mon labeur et de mes risques, je tiendrai, ahuris et penauds, mon homme galonné et ses sbires à leur vraie place, sous mon séant... »

L'ARTICLE 552

L'ARTICLE 552

Vers la cinquantaine, M. Gilet, petit boutiquier batignollais, veuf, sans enfant, hérita une maisonnette au milieu d'un clos, dans un village bourguignon. Il s'y fixa. Et dès lors, l'instinct propriétaire, qui couvait en lui, fermenta, se déchaîna avec une violence furieuse.

Le désir de s'affirmer, de durer, de se prolonger par la possession est au cœur de l'homme. Mais, dans cette âme étroite et mesquine, il prit sa forme la plus vile et la plus répugnante.

M. Gilet jouit de son bien avec un égoïsme épais, une jalousie féroce. Nul ne franchissait son seuil. Il n'avait de tendresse que pour sa terre, ses fruits et ses légumes. Car il avait proscrit les fleurs, qui tiennent une place inutile.

Pendant des manœuvres, un paysan voisin tua d'un coup de fusil un petit soldat harassé qui cueillait des cerises dans son champ, au bord de la route. M. Gilet l'admira. Et il glorifia dans son cœur un autre rural qui, pour ne pas perdre de terrain, cultivait, tour à tour, le blé, la betterave et la luzerne sur la tombe de ses parents.

Bref, séché, racorni, courbé vers la terre, agité pour elle d'une passion honteuse, il vivait, entre les quatre murs de son enclos, l'existence la plus bornée, la plus rance et la plus fétide.

Or, un jour, devant le morceau de journal qui enveloppait son hareng saur quotidien, il tomba en arrêt. Il s'agissait de propriété. A propos d'aviation, on exhumait l'article 552

du Code : « La propriété du sol entraîne la propriété du dessous et du dessus. » Suivaient quelques développements.

M. Gilet relut plusieurs fois le journal. Il possédait le dessous et le dessus ! Cette pensée pénétrait dans son cerveau, gagnait du terrain, à la façon du sérum injecté qui peu à peu envahit tout l'organisme.

Il rappela ses souvenirs d'école, lut, se renseigna. Ainsi, il possédait le sous-sol, jusqu'au centre de la terre. Évidemment, c'était flatteur. Mais cet invisible, ce noir domaine, si profond qu'il fût, avait des bornes. Tandis qu'au-dessus de sa tête, son royaume s'étendait à l'infini. A l'infini ! Cela surtout le grisait, l'étourdissait de vertiges.

Il exigea des précisions, voulut connaître le contour exact de son empire. C'était une sorte de pyramide renversée, gigantesque, qui partait du centre du globe, s'appuyait aux limites de son terrain et qui s'évasait, s'évasait toujours, à mesure qu'elle s'élevait dans le ciel...

Et, à l'intérieur de ce cornet prodigieux, tout était à lui !... Oh ! le vol des aviateurs ne lui apparaissait que comme une menace lointaine. Le jour venu, on aviserait. Ce qui le foudroyait, c'était la révélation, le sens de la possession immédiate, infinie.

Lui qui, depuis des années, vivait penché sur la terre, peu à peu, relevait la tête. Il découvrait l'espace, son espace.

Ainsi, ils vivaient chez lui, tous ces papillons bariolés, pareils en s'ébattant à de petits drapeaux qui jalonneraient la marche du printemps, pareils en s'élevant à des fleurs qui s'envolent.

Ils passaient chez lui, ces oiseaux qui montaient, planaient, descendaient, qui lançaient des cris d'ivresse éperdue et signaient leurs grands paraphes sur la page bleue du ciel.

Ils étaient à lui, ces parfums qui voguaient dans l'air, au-dessus de son clos. Parfum sucré des lilas, parfum chaud des blés mûrs,

fin parfum de la vigne, âmes de fleurs éprises, baisers odorants qui cherchent où se poser. Et il les respirait avec délices, la face élargie.

A lui, le beau nuage aux flancs dorés, dont la forme changeante semble tour à tour imiter en reflet tous les spectacles de la terre, le troupeau, la montagne, le visage humain, le corps de la femme, la mer...

A lui, tous les astres qui s'allumaient au zénith. Le cerveau craquant, il apprit leur vie, leurs mœurs, leur éloignement insensé. Ainsi, il possédait des mondes, des soleils, des univers, encore plus loin, toujours plus loin, sans fin... Et pareil au bouquet de fête dans sa robe de papier blanc, son domaine, s'évasant sans cesse, jetait à l'infini sa gerbe d'étoiles.

Et M. Gilet, perdu dans sa contemplation, décidément levait le front. La terre passait au second plan, cessait d'être pour lui l'unique attrait de la vie.

Les liens étroits qui l'attachaient au sol se détendaient. Il planait dans son domaine sans bornes. Et il devenait indulgent et magna-

nime, comme tous ceux qui regardent de haut la fourmilière humaine.

Son intelligence brisait sa coque dure, s'aérait, suivait le nuage, les parfums, les oiseaux, montait jusqu'aux étoiles. Les vastes pensées descendaient en lui, puis l'emportaient d'un coup d'aile.

C'est ainsi qu'en une métamorphose singulière ce petit propriétaire racorni se redressa, s'éleva, s'élargit, s'accrut, s'épanouit, grâce au bienfait de l'article 552.

LE ROI

LE ROI

Quand Cagnard reçut l'invitation à déjeuner du roi d'Illyrie, il plissa le front et se gratta les cheveux sous sa casquette. Il était très embêté. On peut être roi de l'air sans avoir l'habitude des cours. Sacrédié de sacrédié... Comment se tirer de là ?

Pas moyen de refuser. On était au deuxième jour de la semaine d'aviation de Numarest, la capitale de l'Illyrie, semaine dont Cagnard faisait tous les frais. Lisez qu'il en palpait tous les prix. Non, il ne pouvait pas se défiler, faire une crasse au souverain de l'endroit.

Mais quelle barbe ! On a beau avoir été contremaître dans une usine d'autos, ce n'est pas en grattant sur un moteur qu'on apprend les pirouettes et les ronds de jambe. Vrai, à l'école des pilotes, on devrait vous enseigner les belles manières. C'est très joli, de savoir décoller vite, virer sec, atterrir dans un mouchoir. Mais puisqu'on est appelé, par le temps qui court, à fréquenter des majestés, on devrait aussi s'entraîner à ce métier-là.

Bah ! Le mieux était d'y aller gaiement. Il en avait vu bien d'autres. Bouffer chez un roi, ce n'est pas plus terrible que de couper l'allumage à mille mètres. Faut un commencement à tout. Et puis, ça lui servirait : il se ferait la main, sur un monarque de second ordre. Des fois que, plus tard, le tsar ou le kaiser l'inviterait.

Le moment venu, Cagnard aborda donc crânement l'obstacle. Comment s'habille-t-on, pour croûter au palais ? Il n'avait pas d'habit,

pas de smoking. La belle affaire! Il mettrait ce qu'il avait de mieux, son veston des dimanches. Par là-dessus, une cravate d'un rouge éclatant, des croquenots vernis à faire cligner des yeux. Si le roi n'était pas content!...

Désinvolte, il passa devant la sentinelle qui, le schako sur les sourcils et le fusil raide au long du corps, montait la garde au seuil du palais. Mais à peine s'engageait-il sous le porche qu'une sorte d'amiral tout chamarré bondit d'une loge, comme un chien de sa niche. Il prononça des paroles impérieuses. Cagnard n'y comprit rien. Mais il lui fourra son carton sous le nez. Aussitôt l'autre s'apaisa et requit un soldat du poste afin d'accompagner l'invité du roi.

— Hein? Ça lui en a rodé un clapet, déclara le pilote satisfait.

Au côté de son compagnon, il traversait une immense cour pavée, chauffée à blanc par le soleil de midi.

— Dis donc, mon vieux, demanda Cagnard,

est-ce qu'il fait aussi chaud que ça tous les jours, dans ton patelin?

Mais le soldat ne pipait pas. Il ne comprenait même pas le français. Paysan, va!

Au faîte d'un perron, un deuxième pipelet, plus chamarré encore que le premier, accueillit l'aviateur. Il portait une chaîne d'or au cou et un sabre au flanc. Drôle d'idée de traîner un bancal pour tirer le cordon. L'homme à la chaîne lut encore le carton puis, d'un geste noble, indiqua un escalier, si large qu'on aurait pu le monter en biplan. Trois grands coups de timbre tombèrent dans le silence.

— Chouette, on annonce bibi, murmura Cagnard.

Il grimpa. Un tapis doux comme de la mousse couvrait les marches de marbre. Partout des plantes et des statues. Au palier, un troisième larbin, en gants blancs et culotte courte, salua d'un petit signe protecteur.

« Celui-là est à la coule », pensa-t-il.

Il le suivit. Ils traversèrent une antichambre blanche, toute en glaces, comme un café; puis

un billard, d'un sérieux et d'un cossu de cathédrale. Enfin, ils s'arrêtèrent dans un salon. Mais quel salon! Même au musée, même au théâtre, on ne voyait pas si beau. Cagnard fit entendre un claquement de langue admiratif. Il voulut féliciter le larbin du goût de son patron. Mais la culotte courte avait disparu.

Tant qu'il avait fallu monter à l'assaut, le pilote avait crané. Mais maintenant qu'il était dans la place, tout seul, sa belle assurance le lâchait. Il restait debout, immobile, car, dans cette pièce-là, les sièges n'étaient pas faits pour s'asseoir, ni les tapis pour marcher.

Une question surtout le préoccupait. Comment appeler le roi? Il n'avait pas pu se renseigner. Il ne connaissait personne dans la ville. Et il n'avait emmené avec lui que son mécano qui, évidemment, ne pouvait pas lui être d'un grand secours dans la circonstance. Disait-on Sire, Majesté, Altesse? Si on l'appelait monsieur, il se froisserait.

Et comment le saluait-on? Révérence, poignée de main? Il lui semblait bien que le comble de l'élégance consistait à balancer agréablement le haut du corps, en glissant en même temps la semelle sur le plancher, à la façon d'un frotteur. Mais il n'en était pas très sûr.

Le roi... Cagnard le reconnut, l'ayant entrevu la veille aux tribunes. Il était en veston. Bonne affaire. Et puis il parlait français. On pourrait s'entendre. Dame, tout en complimentant l'aviateur, il gardait bien des airs de grand chef, de monsieur qui a des moyens. Mais il ne pouvait pas s'en déshabituer d'un coup, cet homme. On l'avait élevé comme ça. Et malgré tout, il y aurait du bon, si l'on déjeunait dans le tête-à-tête.

Le tête-à-tête... Ah ! bien oui ! On était une douzaine à table. La reine, d'abord, et des chambellans, et des aides de camp, des tas de gens pincés, lisses, glacés à frapper les carafes. Le pauvre Cagnard avait beau se dire que la reine ressemblait à la patronne d'un petit

bistro de Billancourt, il en perdait tout de même la direction.

Sûr, qu'il n'était pas dans son équilibre pendant le repas. Vous parlez, qu'il avait les grosses sueurs. Et pour tout. De quel couvert se servait-on, pour les hors-d'œuvre? De la petite fourchette à deux pointes, du couteau d'argent? Il en avait toute une trousse, devant lui. Et où replaçait-on son outillage? Sur la nappe, ou dans l'assiette? Et puis des déveines. Ainsi, les tranches de jambon étaient mal coupées dans le plat. Elles tenaient ensemble. Quand on en tirait une, il en venait quatre.

A tout moment il manquait de pain, dont on lui donnait des lichettes de rien. Et c'était aussi embarrassant d'en redemander que de rester le couvert en l'air. Autre supplice, de sculpter les os avec la fourchette et le couteau, au lieu d'y mettre franchement les doigts. A chaque instant, il tremblait de les faire sauter au milieu de la table. Puis la reine, sa voisine, s'avisant de lui poser une question tandis

qu'il buvait, il faillit s'étrangler pour lui répondre. Ah ! ce qu'il avait envie de se faire la paire !...

Enfin, on apporta des bols d'eau chaude, où trempaient des violettes. Chacun fit sa petite toilette. Les mains, la bouche. Pourquoi pas les pieds? C'était assez dégoûtant, de se laver à table. Mais Cagnard était vague. L'émotion, la gêne, les vins qu'il avait humés au petit bonheur dans l'escouade de verres alignés devant lui, tout cela lui composait une sorte d'ivresse morne et de vertige sans joie.

Quand il quitta la salle à manger, la reine à son bras — c'était roulant ! — une seule idée fixe émergeait de son esprit troublé comme un pylône dans un brouillard : ouf ! c'était fini.

Cependant, une heure plus tard, Cagnard s'élève en lentes spirales au-dessus de la ville à bord de son biplan. Sa mémoire s'éclaircit au vif de l'air. Il revoit ses épreuves, sa gau-

cherie, ses bévues, les sourires pincés des chambellans, les regards amusés qu'échangent à la dérobée les souverains. Ce qu'il a dû gaffer. Ce qu'on a dû se payer sa tête. Bon sang ! Il en rougit, rien qu'à se souvenir. Tout de même, ce n'est pas juste, des différences pareilles, et que les uns soient élevés dans du coton, et les autres à la dure...

Mais il se penche. A cinq cents mètres au-dessous de lui, toute la ville est dehors. Au flanc des collines environnantes, des files humaines descendent, ruissellent, qui vont grossir la foule et l'acclamer à l'atterrissage.

Et une pensée l'éclaire et le dilate. Lui aussi, on l'ovationne, et mieux qu'un souverain ! Quand on l'applaudit, ce n'est pas par habitude, c'est pour lui-même, pour son énergie, pour son sang-froid, pour son courage. Lui aussi, il a un trône, fait d'un bout de sapin, c'est vrai, mais un trône qui vole. Son sceptre est son volant. Et lui, il a vraiment les peuples à ses pieds. Il a le pouvoir. Il règne... Alors pourquoi se frapper, se croire inférieur,

pour quelques singeries de salon qu'on ne sait pas?

Et, ragaillardi, vengé, Cagnard s'apostrophe gaiement :

— Mais, mon salaud, c'est toi, le vrai roi !

LA RÉVOLTE DES AILES

LA RÉVOLTE DES AILES

Dans l'aube indécise, à la lisière de la forêt où il s'était posé la veille au soir, le monstre de toile apparut. L'aviateur et son mécanicien dormaient à l'abri de ses ailes.

Alors, dans le monde des oiseaux et des insectes, où l'on se lève avec le jour, ce fut bien vite un ramage, un bourdonnement inusités. Ce géant les intriguait et les inquiétait. Était-il mort, ou simplement endormi? La curiosité, la peur, hantaient les cervelles. On s'interpellait, on s'interrogeait. De tous les points de

l'horizon, franchissant les monts et les bois, la gent ailée se concentrait autour du biplan. Un congrès s'institua dans l'aurore.

Un moineau couleur de poussière, qui avait roulé sa boule à travers le monde, et qui avait assisté aux premières envolées d'Issy-les-Moulineaux, donna la clef du mystère. On avait sous les yeux une sorte d'oiseau construit et monté par les hommes.

Une clameur énorme s'éleva. Par les hommes! Quoi, les hommes quittaient vraiment la terre, leur domaine? Ils osaient se lancer, d'un essor définitif, à la conquête des airs?

Les avis s'entre-croisaient, dans un tumulte assourdissant.

Une alouette, que grisait déjà la rosée du matin, s'écria d'une voix éperdue :

— Ce n'était pas assez de nous fusiller! Ils nous envahissent!

Et, aussitôt, on sortit tous les vieux griefs accumulés contre la race détestée. Une autruche, accourue du désert, érigea son col nu et congestionné :

— Ils nous arrachent nos plumes pour les mettre aux chapeaux de leurs femmes !

Une fauvette se lamenta :

— Leurs enfants détruisent nos nids.

Le paon, superbe de courroux :

— Ils ont fait des plumeaux de mes plumes.

La basse-cour, qui avait perdu dans la servitude l'usage de ses ailes, s'indignait d'autant plus aigrement contre l'homme volant. Une poule gloussa, en baissant une pudique paupière :

— A peine attendent-ils que nous ayons pondu pour nous prendre nos œufs.

Le coq jeta, le jarret tendu, l'œil sanglant :

— Ils mettent nos crêtes en vol-au-vent.

Le dindon secoua un jabot violacé de fureur :

— Ils ne nous gavent que pour nous manger.

Amer, le chapon précisa ses scabreuses rancunes.

Cependant quelques dissidents penchaient vers l'indulgence. Un pinson lança gaiement :

— Bah ! Ils nous donnent leurs jardins.

— Nous leur donnons nos chants, répliqua fièrement le rossignol.

L'hirondelle risqua :

— Ils fêtent mon retour...

Mais un hibou coupa, très sec :

— Ce n'est pas toi qu'ils saluent, c'est le printemps.

Un papillon balbutia :

— Ils nous laissent les fleurs...

— Ils nous prennent le miel, bourdonna l'abeille.

Une grue rêva, en lissant ses plumes :

— C'est chic, les hommes...

La colombe roucoula :

— Ça doit être joli, de s'envoler à deux, sous la même paire d'ailes...

Mais ces voix favorables étaient aussitôt couvertes par des cris de colère.

Un pierrot, assidu des réunions publiques, s'écria :

— Citoyens, on veut nous affamer. Tous ces engins du diable suppriment le cheval, bon

semeur de crottin, qui nous donnait, si l'on peut dire, la becquée...

Un pigeon voyageur, qui portait sur les ailes l'estampille officielle, secoua, d'un élan de révolte, le joug hiérarchique :

— Ces machines me dégoûtent à jamais de porter des dépêches. Vive la grève !

Le pélican, mélancolique, nargua le radiateur :

— Ça, des entrailles? Qu'ils les donnent donc en pitance à leurs enfants !

Un manchot, jaloux, agita ses moignons inutiles :

— Et ça voudrait voler !

Les becs acérés claquaient de haine. Un vieux corbeau, qui s'était régalé sur des champs de bataille, décréta :

— L'homme, ça n'est bon que quand c'est mort.

Docte, un gros perroquet ricana :

— Figurez-vous que les hommes passent leur temps à répéter mes paroles...

Une libellule poussa le coude aigu d'une

sauterelle, en lui montrant l'aéroplane :

— En somme, de la contrefaçon, ma chère.

Les insectes, en essaims pressés, animaient les airs de leur fureur sonore. Les mouches clamaient qu'on les empoisonnait, qu'on les embouteillait, que les hommes leur faisaient expier par mille morts le crime de vivre. Les hannetons racontaient les tortures que leur faisaient subir les écoliers... Les moustiques, altérés de sang, criaient que l'heure de la revanche était venue.

Aveuglés de rage, tous chargeaient les hommes des travers et des vices dont ils étaient eux-mêmes le symbole. La pie les traitait de voleurs, la linotte d'écervelés, le coucou de paillards...

Soudain, tout se tut. L'aigle planait sur l'assemblée. Ses vastes ailes répandaient de l'ombre. On eût dit que la nuit revenait, qu'il avait, sous son fixe regard, contraint le soleil levant à rentrer sous l'horizon. Il parla :

— Oui, vous avez raison. L'homme est coupable de tous les forfaits que vous rappelez. Et celui dont il nous menace les dépasse tous. Il ne faut pas qu'il l'accomplisse. L'espace est à nous. Je ne veux pas que ces machines humaines viennent nous briser de leur masse ou dans leurs remous. Je ne veux pas qu'elles violent le ciel, notre ciel. Sauvons l'empire des ailes. Unissons-nous contre l'envahisseur. Mettons en œuvre contre lui tous les moyens de défense dont nous arma la nature. Que tous les becs, que toutes les griffes, lacèrent les étoffes et crèvent les yeux. Que tous les dards plongent, que tous les venins empoisonnent. En avant!

Il dit et, suivi de la horde innombrable, fond vers la terre. Mais tout à coup, de furieuses détonations éclatent et crépitent, ininterrompues. L'air tremble comme un drapeau dans le vent. Le moteur est en marche! Et c'est aussitôt, dans le ciel, une soudaine déroute, la panique des ailes, un gigantesque bouquet d'oiseaux qui fuse et s'éparpille, tandis que, majestueux, l'aéroplane s'enlève, auréolé par le soleil...

LE CHAMP D'ESSOR

LE CHAMP D'ESSOR

SOUVENIRS DES PREMIERS ESSAIS

Nous avions déjà le champ de bataille, le champ de manœuvre, le champ de courses. Grâce à l'aviation, nous avons le champ d'essor.

J'entends par là ces vastes espaces plans et nus qui sont actuellement nécessaires à la science nouvelle, qu'elle choisit ou va choisir un peu partout pour ses expériences et ses concours, et dont Issy et Bagatelle resteront les prototypes.

Quel contraste entre ces deux *champs d'essor* désormais historiques, d'où se sont élancés les premiers engins plus lourds que l'air, et qui virent l'un leur premier vol, l'autre leur premier circuit fermé!

Sinistre, ce terrain d'Issy, ce sol de sable brun martelé par les pieds des chevaux, dans un cadre d'horizons bas et brumeux, de remparts et de remblais, de masures et d'usines. Des trains sifflent et grondent. Une école de clairons lance sans reprendre haleine ses refrains mélancoliques. Un peloton d'infanterie manœuvre en bourgeron. Quelques cavaliers sautent des obstacles. Mais les bruits et les silhouettes s'évaporent dans ce désert noir.

Quelques curieux stationnent sans cesse à la porte de Sèvres, qui s'ouvre sur le champ d'essor. D'autres s'engagent sur la piste tracée par les pas à travers ce Sahara de banlieue. De près ou de loin, tous guettent, à la lisière du terrain, les fameux hangars, solides de lignes et rudimentaires de façon comme des factoreries de trappeurs.

L'étrange public!... Des « sans travail » qui jouent aux boules avec des pierres lancées contre une vieille boîte de conserves. Des gamins, moineaux du faubourg, qui piaillent, s'ébrouent, se bousculent sur des tas de sable. Et, parmi cette graine de fortifs, quelques vêtements bourgeois un peu dépaysés, le photographe en chasse, l'adolescent épris d'aviation. Oh! je t'ai bien reconnu, jeune néophyte, tout brûlant de ferveur et d'enthousiasme, tout enfiévré d'attente, d'impatience et d'espoir sous tes dehors timides, et qui ne pouvais pas t'éloigner de ce hangar clos d'où peut-être allait enfin sortir le grand oiseau magique...

Et je t'ai retrouvé à Bagatelle, toujours rêveur, toujours errant, toujours dévoré de belle curiosité. Mais quel changement de décor, n'est-ce pas? Plus de cheminées noires, de murs croulants, de remparts pelés. Les blanches architectures de la « Folie » du comte d'Artois se haussent au-dessus des frondaisons

pour épier la pelouse fraîche. Des enfants soigneux jouent sagement. Limousines et doubles-phaétons passent dans le bruissement de soie des moteurs. N'est-ce pas, jeune néophyte, qu'ici l'attente est un plaisir? Et tiens, justement... Vois sur le pont de Puteaux cet étrange cortège, ce rigide oiseau blanc qui s'avance, entouré d'une escouade d'ouvriers et de curieux, d'une allure saccadée de char de carnaval. C'est un aéroplane... C'en est un!

Abandonnons-nous donc à la volupté de réaliser du désir, d'étreindre de la certitude. Ne perdons pas un détail du spectacle. Le montage et le réglage des grandes ailes en voûtes, de la cellule arrière, toutes sortes de lenteurs nécessaires. La comédie bien humaine qui se joue autour de l'appareil, les comparses qui se donnent des airs importants, essentiels, tandis que les vrais artisans de l'œuvre s'activent, obscurs et modestes.

Un tout petit enfant — trois ans aux roses prochaines — contemple l'oiseau blanc. Sa maman lui apprend :

— Sais-tu comment on appelle ça? Un a-é-ro-pla-ne.

Et le bambin de répéter : « A-é-ro-plane ». Quel signe des temps, ce tout petit qui balbutie ce mot-là parmi ses premiers mots!

Le mécanicien, coiffé d'un casque de cuir, grimpe à son poste. A grand'peine la foule est écartée des zones dangereuses.

Quelques ordres brefs, dans le silence solennel. Puis le ronflement du moteur et de l'hélice éclate, puissant et dru. La veste des ouvriers qui retiennent l'engin claque comme un drapeau dans le vent. L'oiseau s'élance, roule, s'élève... Ah! le moment où il quitte le sol, d'une allure un peu gauche d'échassier qui prend son vol, cette vision que jamais des yeux humains n'avaient enregistrée avant ce siècle-ci, voilà, jeune néophyte, voilà qui vous paye et vous récompense de bien des heures d'attente...

Maintenant, c'est à l'autre bout du champ que l'oiseau va partir. Il approche, quitte terre, encore hésitant et timide, s'élève, se dresse,

puis, comme effrayé de son essor, plonge trop vite, pique du nez, heurte brutalement le sol, et, dans un complet panache, s'immobilise avec un bruit sec, le ventre en l'air...

Une seconde d'angoisse. Mais le mécanicien, à quatre pattes, sort de sa prison de toile et d'acier. Allons! ce ne sera qu'un incident. Alors, de tous les points de l'horizon, la foule accourt vers le grand corps abattu. Elle constate les dégâts, l'hélice pliée comme un papier de plomb, les roues fauchées, les poutres brisées. On épilogue. Les railleurs ont beau jeu. Un individu à face mauvaise dit :

— A quoi que ça sert, ces engins-là? A attraper les corbeaux?

Une dame, pincée :

— Ça ne s'enlèvera jamais.

A quoi un ineffable mécano, la cigarette pendante à la lèvre :

— Sûr, c'est pas si facile à enlever qu'une dame!

Et les inventeurs de l'appareil? Vous pensez peut-être qu'ils sont un instant découragés? Ah! bien oui. Ce serait mal les connaître. Ces gens-là vous ont des tempéraments de fourmis qui, dès la fourmilière défoncée d'un coup de talon, réparent les dégâts et sauvent le reste. Déjà le mécanicien s'est glissé sous son moteur. Déjà des modifications sont décidées, des essais promis pour la prochaine semaine...

Un groupe est très entouré. Un groupe d'oracles. Sur chaque face, on met un nom notoire. Là sont réunis des constructeurs, des inventeurs, des apôtres. La fleur du plus lourd que l'air, le Tout-Aviation. Ce sont des concurrents, des rivaux d'hier ou de demain, pour l'aviateur malheureux. Ils pourraient ricaner, se féliciter sournoisement de la tape. Eh bien! non, ils sont atterrés.

Et je voudrais, jeune néophyte qui contemplez le désastre éphémère, je voudrais vous prendre par la main et vous faire méditer sur ces visages attristés. Voyez. Si ces hommes sont affranchis d'un bas égoïsme, s'ils se mon-

trent élégamment généreux, c'est qu'ils servent tous la même noble cause. Ils déplorent au nom de l'Idée, avant de jubiler pour eux-mêmes. Par là, ils dépassent l'humanité moyenne. Il n'y a rien de plus fort au monde qu'un commun idéal. Et cette compassion vraie devant l'échec de l'adversaire possible, c'est le plus joli spectacle que vous puisse offrir le champ d'essor.

L'IMMENSE SEMAINE

L'IMMENSE SEMAINE

SOUVENIRS

DU PREMIER GRAND MEETING DE REIMS

Le caractère de cette semaine d'aviation, c'est d'être immense. Immenses, ces trente-huit hangars d'aéroplanes où logerait la population d'une cité moderne. Immense, la piste dont les pylônes extrêmes blanchissent à l'horizon et qui n'a d'autres bornes en hauteur que le ciel. Immense, cette plaine où tiendrait un canton, parcourue d'un réseau souterrain de fils électriques, jalonnée de postes, entourée

de palissades et de tribunes, un coin de la France remanié.

Immense, l'effort des organisateurs, d'une telle envergure que les petites taches du tableau se perdent dans son étendue et qu'on n'en peut qu'admirer la grâce énorme et minutieuse.

Si bien que le zèle des managers, la dimension du décor, l'émotion du spectacle, tout s'harmonise, tout a même mesure, tout concourt à laisser cette impression d'une immensité nouvelle dont on aurait reculé les limites.

Mais un effort caché, non moins immense, répond à cet effort visible. C'est celui des aviateurs, celui qu'il faut saisir dans cette ville de hangars dont les cloisons trépident dans le ronflement des essais au point fixe. Quelle patiente lutte, dès l'aube, contre le moteur récalcitrant, quelle constance de fourmi prompte à réparer le petit désastre! Ils ont un mot qui peint admirablement leur obstination. Ils *grattent*. Toute la journée, jusqu'à ce que l'appareil soit au point, ils retouchent, ils grattent.

Rien ne les lasse dans cette lutte contre la matière inerte et sourdement hostile. Et qui dira les nuits blanches, les attentes, les voyages entre Reims et Paris, à la recherche d'une pièce essentielle? Rien ne les décourage. Un pilote brise-t-il une aile dans un essai? Il s'écrie gaiement, au seuil du hangar où il ramène l'oiseau manchot :

— Tiens! C'est plus commode à rentrer.

Avec quelle fièvre, au camp des pilotes, on épie la force du vent! Tout dépend de lui. Il est encore le maître de l'heure. On voudrait l'apaiser, le maudit « soufflant », être plus fort que la nature. Chacun s'efforce de prévoir le temps du soir ou du lendemain.

Un mécano s'écrie, tout chaud de conviction :

— Je te dis qu'il fera beau. Moi, quand il va faire beau, j'ai les poils du bras qui se mettent à friser.

Du plus humble au plus célèbre, chacun vit dans cette rébellion obstinée contre les caprices du ciel et de la matière. La ténacité, le cou-

rage, voilà les deux ailes grâce auxquelles ces hommes s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes.

Il y a encore ici quelque chose d'immense, c'est l'ignorance de la foule qui s'aligne dans les tribunes ou déambule au pesage. Une ignorance qu'il faut bien se garder de railler, car, en somme, cette foule, pour quelque cause qu'elle soit là, est venue prendre une leçon de choses. Mais une ignorance qui, si elle désarme, néanmoins stupéfie. Car, étant inconsciente d'elle-même, elle s'affirme avec une naïveté écrasante et sereine. C'est la plus redoutable : l'ignorance qui s'ignore. Le père enseigne à son fils des erreurs et des balourdises avec la même certitude que s'il révélait un dogme. On a beau l'excuser, l'expliquer, cette ignorance, tout de même, à la fin, on s'en irrite et s'en révolte. Et comme la foule est en mi-partie composée d'étrangers, on en vient à se féliciter de ne pas être polyglotte. Autant d'énormités qu'on ne comprendra pas.

Pourtant, elle a bien des qualités, cette foule. Des qualités immenses, naturellement. Avec quelle application d'écolier qui déchiffre l'alphabet, elle tente d'interpréter les signaux du sémaphore, ballonnets rouges, blancs, noirs, cubiques, coniques, sphériques, toute une géométrie multicolore qui doit lui signifier les records, la vitesse du vent.

Un peu plus, elle lui demanderait l'âge de l'aviateur.

Et son enthousiasme! Il faut avoir vu le chef de l'État agiter frénétiquement un ample chapeau melon au passage aérien d'un record-man pour comprendre l'emballement contagieux qui gagne alors les plus pondérés. Il faut avoir vu le même héros atterrir, être pétri d'accolades et de poignées de mains, soulevé dans un mascaret de bras tendus, jeté aux tribunes par-dessus la barrière du pesage, emporté dans un cyclone jusqu'au buffet, où éclate *La Marseillaise.* Et comme si ce n'était pas assez des hymnes et des hourras, voilà qu'un étrange concert renforce la clameur : toutes les trompes,

toutes les sirènes, tous les rossignols du garage voisin que déchaînent, dans leur ingénieux enthousiasme, des chauffeurs en délire.

Le soir, quand la nuit se clôt, quand le ciel et la plaine s'épousent et se confondent, alors l'immensité se prolonge encore, devient infinie. Il y a là une heure mélancolique. Deux points de lumière s'allument seuls dans l'ombre indécise. Au loin, les usines de Witry-les-Reims, dont les feux scintillent en constellation serrée. Et, proche, le buffet, véritable joyau lumineux où le rang de grosses perles électriques du fronton domine le semis bariolé des petits abat-jour posés sur les tables. Partout ailleurs, l'obscurité croissante.

Alors, des silhouettes plus sombres que la nuit errent au ras du sol. Rassemblés, les soldats de faction filent en colonne, les pas allongés et le corps tiré en avant par l'attrait de la soupe et du repos, d'une allure de retraite ou de déroute. Puis, derrière un auto, derrière un cheval, ou poussés à bras d'homme, les aéroplanes tombés en panne aux lisières

extrêmes de la plaine. Ce sont les glorieux blessés de la journée qui passent, dans la mélancolie du soir de bataille. Pacifique bataille où les plaies se guérissent, où les éclopés du jour peuvent le lendemain voler vers la victoire...

LE COUP D'AILE

LE COUP D'AILE

Un violent courant de curiosité, d'intérêt, de sympathie, d'enthousiasme même, entraîne la foule vers la navigation aérienne. Des ligues éclosent, des concours s'ouvrent, des meetings s'organisent partout. On suit passionnément dans les journaux, ou sur leurs champs d'essor même, les vols des aviateurs. L'heure est propice à chercher et à rassembler les raisons, toutes les raisons, de cette irrésistible faveur.

Mais d'abord il faut remarquer que, si des résultats sensibles et décisifs ont déterminé l'enthousiaste explosion de cette curiosité, elle

vivait chez l'homme à travers les âges. La légende d'Icare prouve qu'elle remonte à la préhistoire, qu'elle se perd dans la nuit des temps. Notre ferveur actuelle n'est donc pas un engouement passager. C'est le réveil actif d'une sorte d'instinct aussi vieux que l'humanité.

La première idée que nous suggère le spectacle ou le récit des exploits de nos hommes-volants, c'est qu'ils ont triomphé d'une difficulté longtemps invaincue, qu'ils ont résolu un problème longtemps cherché. Nous assistons à un spectacle que d'innombrables générations avaient rêvé, mais qu'aucun regard n'avait jamais contemplé.

Puis, à cette vue, nous prenons le sentiment qu'une révolution commence, qu'il y a désormais quelque chose de changé dans l'ordre de choses établi. Notre imagination se donne carrière, suit l'aéroplane dans son essor. La guerre nous apparaît si redoutable qu'elle en semble menacée dans son existence même. Nous voilà débarrassés de l'octroi, de l'odieux octroi et de ses barbares procédés d'inquisition.

La suppression de la douane entraîne une métamorphose profonde du régime économique et — qui sait? — même du principe des nationalités. Toute barrière devient illusoire et la propriété elle-même va peut-être évoluer. De nouveau nous abandonnons la route aux moutons, vaches, charretiers et autres bestiaux. Le plus court chemin d'un point à l'autre devient enfin la ligne droite. Le toit de nos maisons se transforme en accueillante terrasse. Nous vivons les yeux et le front tournés vers le ciel. Nous avons des ailes...

Ce sont là jeux faciles, propos de table. Car il n'est point de dîner qui se respecte où l'on ne parle aviation. L'aéroplane fait une redoutable concurrence au théâtre, qui, jusqu'à la saison dernière, alimentait seul l'entretien, du potage au dessert.

Mais des anticipations de ce genre suffisent-elles à expliquer la séduction qu'exerce sur nous ce problème? Ce vivace attrait n'a-t-il pas

des racines plus profondes, des raisons plus secrètes?

Cette question s'imposait irrésistiblement à l'esprit de quiconque assistait aux premiers essais qu'il nous fut permis de suivre. Je veux parler de ces épreuves historiques d'Issy-les-Moulineaux, comme celle du kilomètre en circuit fermé. Ah! ce n'est pas bien vieux. Et il faut un réel effort, pour se rendre compte, tant les événements ont marché vite, qu'elles datent de quelques années à peine.

Alors, on épiait avec angoisse l'appareil roulant dans le sable ou la boue. On se demandait, la gorge bloquée : « S'enlèvera-t-il? » Et quand enfin il quittait le sol, ailes tendues, c'était une détente, une félicité intérieure, en même temps qu'une jouissance physique, un délicieux décrochement du cœur.

Quoi? Tant d'émotion pour un aéroplane qui perd pied? Certes. Mais je conviens que le sentiment d'une difficulté vaincue, d'un sport supérieur, d'un avenir renouvelé, ne suffisait pas à la justifier.

Non. Il y avait encore autre chose. Il y avait la représentation matérielle d'un idéal, une aspiration de l'esprit qui prenait corps, un symbole.

Un symbole. Car nous aussi nous aspirons à nous arracher au sol, à nous élever au-dessus de nous-mêmes. Il y a en nous deux êtres : l'un tout plein d'appétits et de concupiscences, vraiment pétri du limon de la terre ; et l'autre, plus délicat, meilleur, qui tend sans cesse à s'évader, à s'envoler, d'un coup d'aile.

Et ce coup d'aile qui nous ravira à la terre, nous le demandons à mille sensations, à mille spectacles. Nous le cherchons souvent à notre insu. Qu'attendons-nous de la musique, du plus banal orchestre de tziganes du plus imposant ensemble d'opéra ? Que le premier coup d'archet nous emporte et nous arrache au présent. Il n'est pas jusqu'au plus grossier chœur de paysans qui n'obéisse à ce besoin d'idéal : un peu d'eux-mêmes s'élève en même temps que

leur voix... Coup d'aile, la scène pathétique qui fait vibrer toute la salle de théâtre du même frisson. Coup d'aile, la lutte et le sport qui tiennent toute l'arène haletante et suspendue aux gestes de ses héros. Coup d'aile, l'éloquence du tribun qui enchaîne nos pensées à la sienne. Coups d'aile, le voyage où l'on admire et l'amour où l'on oublie...

Et si nous cherchons ainsi tout ce que la nature et les hommes peuvent nous offrir de plus rare, de plus noble, de plus tendre, de plus beau, c'est parce que de pareils spectacles nous exaltent, nous transportent, nous haussent vers l'être supérieur que par moment nous souhaitons de réaliser, et nous font oublier l'être imparfait que nous sommes.

Voilà, en dehors de tous les espoirs qu'il autorise, de toutes les imaginations qu'il fait briller, le symbole que représente à nos yeux l'essor de l'aéroplane. Ce n'est pas seulement un cerf-volant à moteur et à hélice qui prend

son vol. C'est, concrète, réalisée, vivante, l'image de l'aspiration éternelle des hommes à s'élever au-dessus d'eux-mêmes, de leur incessant effort de s'arracher à la terre, d'un coup d'aile.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

LES CASSEURS DE BOIS. 1

I. Le choix d'un mari. 3
II. Hangarville 11
III. Premier contact. 19
IV. Rémy Parnell. 27
V. Un accident. 35
VI. Déjeuner au hangar. 43
VII. Le brassard. 51
VIII. Rivalité. 59
IX. Lerenard 67
X. « Parnell s'est tué... » 75
XI. Auguste 83
XII. Clients 91
XIII. La petite ville 99
XIV. Un apôtre. 107
XV. Le vent. 115

Pages.

XVI. Le dernier repas 123
XVII. L'essor 131

Les ailes de flamme 139

Le fistaud 167

I. Le braconnier. 169
II. Service de nuit 177
III. Le chien de garde 187

Le nid 197

Vocation 207

L'article 552 217

Le roi 225

La révolte des ailes. 237

Le champ d'essor 247

L'immense semaine 257

Le coup d'aile. 267

Paris. — L. Marethieux, imprimeur, 1, rue Cassette — 5243.

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

CAMILLE AUDIGIER
Pour la Terre . . . . . 1 vol.

ANDRÉ BEAUNIER
Trois amies de Chateaubriand . . . . . 1 vol.

GASTON CRONIER
Au pays du grand électeur . . . . . 1 vol.

ALBERT DAUZAT
La Suisse moderne . . . . . 1 vol.

GABRIEL FAURE
Heures d'Italie . . . . . 1 vol.

GUSTAVE GUICHES
Un Monsieur très bien . . . . . 1 vol.

PIERRE GUITET-VAUQUELIN
Le Sang des Vignes . . . . . 1 vol.

CHARLES-HENRY HIRSCH
Des Hommes, des Femmes et des Bêtes . . . . . 1 vol.

JULES HURET
En Allemagne : Berlin . . . . . 1 vol.

MARIUS-ARY LEBLOND
En France (Prix Goncourt, 1909) . . . . . 1 vol.

MAURICE MAETERLINCK
La Tragédie de Macbeth, de WILLIAM SHAKESPEARE. Traduction nouvelle, avec une *Introduction* et des *Notes* . . . . 1 vol.

VICTOR MARGUERITTE
L'Or . . . . . 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU
La 628-E8 . . . . . 1 vol.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE
Dans la petite ville . . . . . 1 vol.

ALBERT QUANTIN
Histoire prochaine . . . . . 1 vol.

RAYMOND RECOULY
En Angleterre . . . . . 1 vol.

ÉDOUARD ROD
Les Unis . . . . . 1 vol.

EDMOND ROSTAND
Chantecler . . . . . 1 vol.

PAUL SEBILLOT
Les joyeuses histoires de Bretagne . . . . . 1 vol.

PIERRE VILLETARD
Les Amuseuses . . . . . 1 vol.

ÉMILE ZOLA
Correspondance. — Les Lettres et les Arts . . . . . 1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

17955 — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

PQ 2605 06C3
Corday, Michel
Les casseurs de bois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 23 05 01 005 5